

choisir

revue culturelle
n° 592 – avril 2009



(Afrique,
terre de résilience

Danse pour le Ressuscité

*Aujourd'hui, rien ne m'empêchera de danser
Et la terre va trembler sous mes pieds !*

Je suis l'homme de la danse !

*Aujourd'hui, rien ne m'empêchera de chanter
Et l'humanité s'émouvra !*

Je suis l'homme de la joie de vivre !

Aujourd'hui...

Ni la faim, ni la pauvreté, ni la sécheresse...

Ni la malaria, ni le sida, ni la guerre...

Ni la Banque mondiale, ni le FMI...

Aujourd'hui... Pâques !...

Rien ne m'empêchera de Te louer...

Te chanter... danser !

Tu es ressuscité et Tu me sauves !

Tu es ressuscité et Tu me fais vivre... survivre !

Qui, mieux que moi, peut danser ?

Qui, mieux que moi, peut rouler le tam-tam ?

Aujourd'hui, Seigneur,

Sur les cendres de ma vie,

Sur les squelettes de mes guerres et famines,

Sur les aridités de mes sécheresses...

Je Te chante et je danse pour Toi.

Je chante, je danse pour mes frères et sœurs

Qui ont perdu le chant et la joie,

Qui ont perdu le sourire et la danse...

Car Tu es ressuscité !

Abbé Agvaelomu Etombo Mokodi

choisir

n° 592 - avril 2009

Revue culturelle jésuite fondée en 1959

Adresse

rue Jacques-Dalphin 18
1227 Carouge (Genève)

Administration et abonnements

Geneviève Rosset-Joye
tél. 022 827 46 76
administration@choisir.ch

Direction

Pierre Emonet s.j.

Rédaction

Lucienne Bittar, rédactrice en chef
Jacqueline Huppi, assistante de rédaction
Stjepan Kusar, collaborateur

tél. 022 827 46 75

fax 022 827 46 70

redaction@choisir.ch

Internet : www.choisir.ch

Conseil de rédaction

Louis Christiaens s.j.
Bruno Fuglistaller s.j.
Joseph Hug s.j.
Jean-Bernard Livio s.j.

Mise en page et imprimerie

Imprimerie Fiorina
rue du Scex 34 • 1950 Sion
tél. 027 322 14 60

Cedofor

Axelle Dos Ghali
Stjepan Kusar

Abonnements

1 an : FS 95.-

Etudiants, apprentis, AVS, AI : FS 65.-

CCP : 12-413-1 «choisir»

Pour l'étranger : FS 100.-

par avion : FS 105.-

€ : 66.- ; par avion : € 70.-

Prix au numéro : FS 9.-

choisir = ISSN 0009-4994

Illustrations

Couverture : Michel Gounot/GODONG,
Madagascar

p. 7 : P. Deliss/GODONG

p. 19 : Thierry Br'sillon/GODONG

p. 25 : Pascal Deloche/GODONG

p. 28 : Albert Serra

p. 30 : Photographie Wolfgang Volz

© Christo et Jeanne-Claude, 1999.

Les titres et intertitres sont de la rédaction

sommaire

Editorial	2
Il y avait autre chose à dire ! <i>par Jean-Bernard Livio</i>	
Actuel	4
Spiritualité	8
Pâques à ma porte <i>par Luc Ruedin</i>	
Spiritualité	9
Libérés de la violence par la Passion <i>par Stjepan Kusar</i>	
Bible	11
Le refus du vin de Jésus <i>par Ariel Álvarez Valdés</i>	
Eglise	15
Un continent en attente. Le synode africain <i>par Michel Demierre</i>	
Société	18
Le Kivu. Terre de plomb et d'argile <i>par Olivier Labarthe</i>	
Société	22
La décroissance, remède au choc. Un entretien avec Jacques Grinevald <i>par Lucienne Bittar et Fabien Hunenberger</i>	
Cinéma	27
Pour tous publics <i>par Guy-Th. Bedouelle</i>	
Expositions	29
Révéler en cachant. Le sens de l'œuvre de Christo et Jeanne-Claude <i>par Geneviève Nevejan</i>	
Lettres	32
Requiem pour une reine morte <i>par Gérard Joulé</i>	
Livres ouverts	36
Dialoguer en chrétiens <i>par Marie-Luce Dayer</i>	
Livres ouverts	38
Une question d'audace <i>par Jean-Nicolas Revaz</i>	
Chronique	44
Catégories <i>par Gladys Théodoloz</i>	

Il y avait autre chose à dire !

Le pape est donc allé en Angola et au Cameroun. Michel Demierre explique dans ce numéro l'enjeu de cette visite, mais son article a été écrit avant l'arrivée du pape sur ce continent dévasté par le sida : 22 millions de personnes atteintes par cette maladie. Or la réponse de Benoît XVI à la question des journalistes juste avant de débarquer à Yaoundé est inquiétante : «...On ne peut pas surmonter le problème du sida uniquement avec des slogans publicitaires. Si on n'y met pas l'âme, si on n'aide pas les Africains, on ne peut pas résoudre ce fléau par la distribution de préservatifs : au contraire, le risque est d'augmenter le problème.» Voilà qui semble contredire près de 25 ans d'expérience de lutte contre le sida ! Une très grande majorité de prêtres et de religieuses s'engagent quotidiennement sur le terrain pour la dignité de l'humain, sans suivre une telle logique qu'ils savent mortifère. Oui, il y avait autre chose à dire, que la presse n'a pas relayé. Le pape a cité Sant'Egidio, les Camilliens et les religieuses : « En tout 25 % des structures s'occupant des malades du sida sont catholiques ! »¹

On connaît la puissance de vie des populations africaines. Elles, elles ont quelque chose à nous dire ! Olivier Labarthe, fort de son expérience au sein de la Commission tiers-monde de l'Eglise réformée de Genève, le démontre admirablement en nous emmenant à leur rencontre. Si les petits paysans du Congo cherchent à « tenir, envers et malgré tout, grâce à une solide formation de base », ce n'est nullement pour une question de morale, mais de dignité humaine, sans laquelle il n'y a pas de morale. Luc Ruedin témoigne lui aussi de la force de ces rencontres sur le continent noir (où il travaille avec le Service jésuite des réfugiés) et des craintes qu'elles peuvent susciter. Car l'inconnu fait peur ! Est-ce pour cela que de « l'étrange », nous avons fabriqué « l'étranger », celui qui, lorsqu'il s'exprime, échappe à tous nos critères d'analyse et de perception : car il a autre chose à dire !

Cette confrontation avec l'étrange ne fait que commencer. Qu'en sera-t-il du monde « dans deux ou trois siècles », si l'être humain abandonne sa responsabilité vis-à-vis de Mère Nature ? Jacques Grinevald, spécialiste de l'histoire de la pensée écologiste, propose une alternative au catastrophisme ambiant : la décroissance. Cela me rappelle un verbe que j'ai inventé pour baliser le parcours de l'humain dans sa quête de Vie. Plus nous avançons dans la connaissance de Dieu, plus nous « demourons ». Et quand nous sommes entièrement « demourus », c'est alors que nous sommes vivants. Ce n'est certes pas un langage très rigoureux, mais l'image s'impose à moi en ces jours de montée vers Pâques, en lisant l'analyse de Stjepan Kusar. Il oppose la violence égocentrique de l'apôtre Pierre, qui par son déni cherche à sauver sa peau, et l'abandon du Christ, qui crucifie la violence par sa liberté de « demourir » et de tout donner. Oui, il y a autre chose à dire !

Comme il y avait autre chose à dire que de déclarer l'excommunication d'une mère brésilienne qui a fait avorter sa fillette de neuf ans, enceinte de quatre mois, après avoir été violée depuis l'âge de six ans par son beau-père. Il y avait surtout des questions à poser : comment accompagner, encourager, permettre de sortir de l'horreur, de retrouver sens et goût à la vie ? Les condamnations, le rappel de la loi, même juste, ne sont pas Parole d'Évangile : Jésus a dit que la morale est faite pour l'homme et non l'homme pour la morale. Il a dénoncé l'hypocrisie de ceux qui lient de pesants fardeaux sur les épaules des autres. « Nous avons d'abord à manifester la bonté du Christ Jésus, le seul vrai Bon Pasteur. Je suis sûr qu'Il aime cette mère et qu'Il cherche des hommes et des femmes pour l'aider à continuer la route en étant soutenue amicalement, spirituellement et, si nécessaire, matériellement. Je suis sûr qu'Il demande d'apporter de l'amour à cette fillette marquée à vie et à sa sœur aînée handicapée, elle aussi violée », écrit Mgr Gérard Daucourt, évêque de Nanterre, dans une lettre ouverte à l'évêque de Recife qui a prononcé l'excommunication. Merci, Père Gérard : vous placez la Résurrection au cœur de l'absurdité de la Croix, donnant à l'Amour priorité sur la folie meurtrière des violeurs et des censeurs.

Jean-Bernard Livio s.j.



1 • Voir à propos du discours de l'Église sur le sida et de son action sur le terrain, l'article de **Rik De Gendt**, « Sida, le pire est devant nous. Une interview de Peter Piot, directeur exécutif de l'Onusida », in *choisir*, mars 2002, pp. 17-20, accessible sur www.choisir.ch. (n.d.l.r.)

■ Info

Interdiction des minarets

Les évêques suisses et les abbés territoriaux ont clairement dit *non* à l'initiative anti-minarets, au cours de leur assemblée ordinaire tenue, début mars, à Coire. Selon eux, cette initiative n'aidera pas à résoudre les problèmes de cohabitation entre la population suisse et les musulmans ; au contraire, elle ne pourra que les envenimer et rendre leurs solutions plus difficiles à trouver.

Le Parti évangélique suisse (PEV) estime lui aussi que l'interdiction des minarets n'est pas un bon moyen pour inciter la population musulmane à s'identifier à nos valeurs de base. Le PEV se dit certes inquiet de voir qu'il existe en Suisse « non pas seulement des musulmans désireux de s'intégrer, mais également des islamistes qui s'opposent à notre ordre sociétal et cherchent à étendre leur sphère d'influence (...) Il demeure néanmoins que l'initiative anti-minarets n'est pas le bon moyen pour parer au danger d'une société parallèle musulmane (...) La provocation ne peut pas conduire à une cohabitation sereine. Ceux qui sont exclus se radicalisent plus facilement. »

Aussi le conseiller national du PEV Walter Donzé a-t-il revendiqué, devant le Parlement, l'introduction dans la constitution d'un article religieux qui assurerait à chacun le droit d'exercer sa religion, mais qui mentionnerait que la tradition et la culture chrétienne de notre pays doivent d'être respectées. Le PEV demande donc que l'ordre juridique suisse soit appliqué : « Les appels à la violence, les mariages forcés, l'excision, l'oppression des femmes ou même l'application de la charia ne sont pas tolérés. » Les valeurs de base de la société suisse doivent être maintenues et « les musul-

mans de Suisse et leurs organisations doivent se déclarer en faveur de la liberté de religion et reconnaître que celle-ci vaut également pour les musulmans et musulmanes qui veulent se convertir à une autre religion. » « Nous nous attendons à ce que la majorité des musulmans immigrés se déclarent prêts à se conformer à nos habitudes démocratiques de manière pacifique et discrète. Nous nous attendons à ce qu'ils se déclarent clairement contre la violence des groupes islamistes. » Ainsi le contenu des discours tenus dans les mosquées et les centres culturels est-il beaucoup plus important que les minarets eux-mêmes. (com)

■ Info

Pakistan : une église dans une prison

Une chapelle chrétienne a été ouverte dans la prison de haute sécurité d'Adiala, à Rawalpindi (Pakistan), suite à une demande de 250 prisonniers de foi chrétienne. Grâce à l'appui des Eglises chrétiennes et à la disponibilité des autorités gouvernementales, il a été possible de la réaliser. L'organisation musulmane Life Pakistan a aussi joué un rôle important dans cette ouverture, en se battant à l'échelle nationale pour garantir le droit au culte des fidèles d'autres religions et en soutenant la construction de cette chapelle.

Les prisonniers chrétiens peuvent s'arrêter dans cet espace pour y prier et méditer pendant des heures. Ils sont devenus des évangélistes auprès des autres détenus, les invitant à la prière ou accomplissant envers eux des gestes de solidarité, un fait insolite dans un environnement difficile comme celui d'une prison. (Fides)

■ Info

Indonésie : plus d'ouverture

Une trentaine de responsables religieux musulmans indonésiens ont plaidé pour la promotion d'un islam compris comme *Rahmatan lil' Alamin* (bénédiction pour le monde) et l'implication des responsables religieux musulmans dans la paix et la prévention des conflits. Ils ont demandé à leurs coreligionnaires de s'intégrer harmonieusement à leur environnement là où celui-ci n'est pas majoritairement musulman. Ce message était adressé à l'occasion d'une réunion, à Djakarta, de la Conférence internationale des experts sur l'islam (ICIS).

L'ICIS s'est donné pour objet de renforcer la position de l'Indonésie comme « pays démocratique possédant la plus importante population musulmane modérée au monde ». Elle milite pour l'image d'un islam « tolérant, modéré et prônant la paix ».

Abdul Kadir Makarim, de la province majoritairement catholique de Timor occidental (Nusa Tenggara Timur), a dit regretter que les musulmans de sa province ne puissent prendre part aux célébrations de Noël. En effet, en 1981, le Conseil des oulémas indonésiens (MUI) a prononcé un édit religieux interdisant à tout musulman en Indonésie de participer à des célébrations organisées par des religions autres que l'islam. Pour dépasser de telles situations, les religieux ont appelé le MUI à adapter la jurisprudence islamique pour les musulmans qui vivent dans des régions où ils se trouvent être minoritaires. (Apic)

(Pour en savoir plus sur l'islam indonésien, voir les contributions de **Franz Dähler** sur www.choisir.ch, ainsi que son article « Islam indonésien. Deux courants contraires », in *choisir* n° 589, janvier 2009, pp. 18-21.)

■ Info

Philippines : pornographie interdite ?

Bien qu'illégale, la prostitution est omniprésente aux Philippines. Certaines estimations font état de quelque 500 000 prostituées, pour une population de 96 millions de personnes. La pornographie par contre n'est pas explicitement définie dans le Code pénal, mais un projet de loi visant à pénaliser la production, la distribution et la mise en évidence de matériel pornographique et obscène est à l'étude au Congrès philippin. L'Eglise catholique a apporté son soutien à cette initiative.

Dans le milieu de l'industrie cinématographique, le projet par contre est dénoncé comme attentatoire aux libertés individuelles, notamment à la liberté d'expression garantie par la Constitution et à la liberté de création. Pour ses détracteurs, le projet de loi définit de manière trop vague la pornographie et l'obscénité. Par conséquent, sa portée concrète sera laissée à la seule appréciation subjective des juges qui auront à la faire appliquer. (Apic)

■ Info

Lettres vivantes : couac en Israël

Une délégation de représentants du Conseil œcuménique des Eglises s'est rendue en mars en Israël et en Palestine, dans le cadre de l'initiative *Lettres vivantes*. Elle devait rencontrer des responsables chrétiens, juifs et musulmans, des agences œcuméniques et des organisations de défense des droits de la personne de Palestine et d'Israël. Elle souhaitait aussi s'enquérir du rôle des Eglises dans la région, notamment du

travail du Programme œcuménique d'accompagnement en Palestine et Israël (EAPPI). Ce programme soutient les Palestiniens et les Israéliens dans leurs actions non-violentes en faveur de la paix et s'efforce de mener à bien des efforts concertés de mobilisation pour mettre fin à l'occupation militaire israélienne des territoires palestiniens.

L'un des membres de cette délégation de *Lettres vivantes*, Margareta Brosnan, représentante de Caritas Australie, a été détenue pendant 36 heures à l'aéroport de Tel Aviv, avant d'être expulsée du pays. Youssef Daher, responsable du Jerusalem Inter-Church Center (JIC), qui coordonne cette visite, a expliqué que M^{me} Brosnan a été arrêtée après avoir déclaré aux agents de la sécurité de l'aéroport qu'elle venait visiter les sites chrétiens en Terre sainte. Mais les agents ont trouvé le programme de visite du Conseil œcuménique des Eglises (COE) dans ses bagages et l'ont accusée d'avoir menti. (WCC/Apic)

■ Info

Arte rompt avec la TVP

La chaîne de télévision franco-allemande *Arte* a indiqué, le 9 mars, avoir suspendu ses opérations de coproduction avec la télévision publique polonaise *TVP* (*Telewizja Polska*). La direction de la chaîne estime ne pas partager les mêmes « valeurs » que son nouveau président Piotr Farfal, proche d'un parti d'extrême droite. Juriste de formation, P. Farfal a été par le passé membre de groupements skinheads et rédacteur de magazines considérés comme néonazis, avant de se lier à la Ligue des familles polonaises (LPR), un mouvement politique ultra-catholique, nationaliste et antisémite. Il a été porté à la tête de la *TVP* le 1^{er} décembre 2008.

Le président d'*Arte*, Gottfried Langenstein, et celui d'*Arte France*, Jérôme Clément, ont adressé le mois dernier une lettre à la KRRiT, l'autorité audiovisuelle polonaise : « Nous devons reconnaître que les valeurs européennes ne sont pas partagées par le parti avec lequel est lié l'actuel président de *TVP*. » *Arte* poursuivra les projets déjà en cours, mais « nous avons décidé de suspendre nos contacts commerciaux jusqu'au moment de l'élection d'un nouveau président de la télévision publique polonaise ».

Basée à Varsovie, la *TVP* comporte deux chaînes nationales et un réseau de douze chaînes décentralisées dans les régions. (Apic)

■ Info

Pologne : fin de la Lustration

Selon un communiqué de la Conférence épiscopale de Pologne, les évêques du pays ont décidé de ne plus s'occuper des cas de collaboration des prêtres avec l'ancienne police secrète communiste. Cette décision intervient après que le cardinal Tarcisio Bertone, secrétaire d'Etat du Vatican, a écrit en ce sens à l'Eglise polonaise. Plusieurs cas de collaboration de prêtres, et même d'évêques, avaient été dévoilés par des historiens et les médias, l'Eglise refusant pratiquement toujours de s'en occuper.

(Cf. **Robert Hotz**, « Entre chien et loup. L'Eglise de Pologne », in *choisir* n° 567, mars 2007, consultable aussi sur www.choisir.ch.)

 ■ Info

Plus de catholiques

Selon l'Annuaire pontifical 2009, le nombre de catholiques dans le monde a augmenté de 1,4 % entre 2006 et 2007, passant de 1,131 milliard à 1,147 milliard. Cette croissance est légèrement supérieure à celle de la population mondiale (1,1 %). Le nombre de prêtres est passé quant à lui de 407 262 à 408 024, augmentant en Afrique et en Asie. Quant aux évêques, c'est en Océanie qu'ils connaissent l'accroissement le plus important (4,7 %), suivi de l'Afrique (3 %) et de l'Asie (1,7 %). Reste que 70 % des évêques vivent en Europe et sur le continent américain. (Apic)

 ■ Info

Les jeunes en crise

Dans son Message pour les prochaines Journées mondiales de la jeunesse (JMJ), le pape a demandé aux jeunes catholiques de fuir les « mauvais maîtres » mais aussi les « fausses chimères », comme « l'idolâtrie de l'argent, des biens matériels, de la carrière et du succès ». Le thème des JMJ 2009 est axé autour d'une phrase tirée de la première épître de saint Paul à Timothée : « Nous avons mis notre espérance dans le Dieu vivant. » Pour Benoît XVI, « la crise de l'espérance touche plus facilement les nouvelles générations qui, dans des contextes socioculturels privés de certitudes, de valeurs et de solides références, doivent affronter des difficultés qui semblent supérieures à leurs forces » : problèmes d'études, manque de travail ou de ressources adéquates suite à la crise économique et sociale, incompréhensions familiales, crises dans les relations avec les amis ou dans la construction

d'un couple, maladie ou handicap, etc. « Pour certains - et malheureusement ils sont nombreux - l'issue presque inévitable est la fuite aliénante vers des comportements à risque et violents, vers la dépendance de la drogue et de l'alcool, et vers tant d'autres formes de déséquilibre (...) Pourtant, même chez ceux qui se trouvent dans des situations difficiles parce qu'ils ont suivi de "mauvais maîtres", le désir d'un amour vrai et d'un bonheur authentique ne s'éteint pas. » Pour garder la flamme de l'espérance, le pape invite les jeunes à rencontrer le Seigneur, en particulier dans la prière. « Prier tient le monde ouvert à Dieu. » (Apic)

 ■ Info

Se souvenir des anges

A l'occasion du premier dimanche de Carême, le pape a invité les fidèles à invoquer souvent les anges. « Nous enlèverions une part importante de l'Evangile si nous laissons de côté ces êtres envoyés par Dieu, [ange signifie « envoyé »] qui annoncent sa présence parmi nous et en sont un signe. »

Pont Saint-Ange, Rome



Pâques à ma porte

Depuis quelques mois, je me trouve en République centrafricaine, inscrit dans une autre culture, vivant d'autres rythmes, explorant d'autres espaces. Vivre une telle rupture en étant ainsi déplacé dans ses repères invite à revisiter les fondements de sa vie. Un autre point de vue m'est donné sur mon existence, ses peines et ses joies, ses espoirs et ses craintes, ses peurs et la foi qui l'habite.

Ainsi, lors d'une mission effectuée avec l'équipe du JRS (Service jésuite des réfugiés) dans le nord du pays occupé par les rebelles, voici qu'au détour d'une piste, un de leurs chefs nous arrête et nous intime l'ordre de descendre du véhicule. Sa mine patibulaire n'augure rien de bon. Durant une heure, nous expliquons qui nous sommes, ce que nous venons faire et quels sont nos objectifs, notamment en matière d'éducation. Nous écoutons surtout ses revendications et sa révolte. Une heure durant laquelle j'ai pu redécouvrir la racine de ma foi...

En effet, en une telle situation, tout prend un autre relief. Je fus ramené à l'essentiel. Qu'est-ce qui m'a aidé à traverser la peur ? Quel type de courage me permet de surmonter l'épreuve ? Sans exagérer le péril, je savais que je n'étais plus en sécurité. Ma liberté et peut-être ma vie étaient mises en jeu. Bien sûr, dans une telle situation, il y a plus ou moins de sensibilité à la peur. C'est, dit-on, un trait de caractère. Je ne crois être ni un héros ni un lâche. J'ai mes peurs et mes angoisses et comme tout un chacun je les affronte

comme je peux... Le courage qu'il m'a été donné de vivre à ce moment-là venait d'ailleurs. Il n'était pas celui d'un dur pour qui « ça passe ou ça casse », mais plutôt celui d'un doux qui surmonte sa peur par une Volonté plus forte et plus généreuse. J'éprouvais l'intense assurance d'être assisté par un Amour qui soutenait ma volonté de l'intérieur d'elle-même et qui m'apportait une étrange paix. Je savais, certes, que le danger était « mesuré » ; ce n'est pourtant pas cela qui m'a aidé, mais bien de décider de faire confiance à cette Paix, à ce Souffle qui venait apaiser mon mental et fortifier mon cœur.

Cette attitude intérieure, cette remise de soi au Tout-Autre a été à la fois un don reçu et une décision prise. Elle m'a permis de m'ouvrir résolument et sans anxiété démesurée à cet avenir immédiat que je ne maîtrisais plus. J'assumais à ce moment-là mon angoisse en découvrant que la vie était plus que le corps et qu'elle valait dans la mesure où je la risquais pour d'autres, en luttant pour plus de justice. Pâques avait clairement frappé à ma porte.

Luc Ruedin s.j.

Libérés de la violence par la Passion

●●● **Stjepan Kusar**
Théologien

Comment déterminer l'identité de ceux qui se reconnaissent dans l'Eglise (*ecclesia*), c'est-à-dire dans la communauté convoquée, rassemblée par Jésus-Christ, en son nom ? La racine de cette identité - posée par le baptême - est dans la relation au Seigneur Jésus. Toutes les autres sources d'identité sont secondaires et leurs valeurs doivent être mesurées en regard de cette identité foncière. Jésus a dérangé le pouvoir politique et religieux de Jérusalem, qui n'a pu ni l'isoler, ni le marginaliser et qui, par conséquent, a dû l'éliminer. Jésus, certes, a été livré, mais il s'est aussi rendu librement, alors même qu'il savait aller vers la mort. C'est là la conséquence de toute son action. Sa passion, sa mort, sa résurrection ont pour but d'accomplir ce qui a été annoncé au préalable par lui : la révélation définitive aux humains de qui est Dieu, son projet de vie et de salut pour toute la création. Ce dessein doit se réaliser dans l'histoire du monde humain, même si l'objectif final dépasse cette histoire.

Jésus a donc fait sien ce projet et les conditions de sa réalisation, qui impliquent forcément des circonstances néfastes, comme le montrent les chemins de Judas (trahison, marchandage) et encore plus de Pierre.

L'idée d'un Messie politique amène le disciple à utiliser l'épée : à la violence, il répond avec sa propre violence. Il n'a pas encore compris que le projet de

Jésus n'est pas « révolutionnaire » : Jésus ne cherche pas à remplacer le pouvoir existant et en aucun cas à utiliser la force. Après beaucoup de peine et d'humiliation, peu à peu, Pierre apprend : Jésus l'a sauvé de la chute dans le cercle vicieux des violences.

La confiance, non la soumission

Le don de soi de Jésus a brisé le cercle de la haine. Un don totalement gratuit. Jésus s'offre, sans garantie que nous saurons le recevoir. Il nous aime comme Dieu aime : il a une immense, divine, confiance en nous et il attend en retour notre confiance en lui. C'est tout ce qu'il veut de nous.

Les gestes de confiance et d'abandon distinguent les vrais disciples de Jésus. Cela n'a rien à voir avec la réalité du pouvoir sur terre, sacré ou politique, qui exige, lui, la soumission. Le comportement de Jésus devant le grand prêtre illustre cette voie. Jésus témoigne de sa liberté, il défend ses disciples, il ne cherche pas à se disculper en chargeant les autres. Confronté à la brutalité du garde qui le gifle, il répond en confrontant l'irrationalité de la violence à la rationalité de la parole : « Si j'ai mal parlé, témoigne de ce qui est mal ; mais si j'ai bien parlé, pourquoi me frappes-tu ? »

Les dernières heures de la vie de Jésus jettent une lumière singulière sur la source d'identité du croyant chrétien. Suivons-les, en nous appuyant sur le récit de la Passion et de la mort de Jésus dans l'Evangile de Jean (ch. 18 et 19).

Sa liberté le pose au-dessus de toute autorité terrestre et de toute violence. Reste à voir quel est le pouvoir de la parole dans un monde où règne le bavardage...

Chez Pierre, tout se pose différemment. Après avoir montré un courage fou dans le Jardin, il est pris de terreur : il nie être un disciple de Jésus, il nie le connaître, il nie même sa propre origine. Un contraste parlant. Pierre a voulu se servir de la violence (pour défendre la cause juste), Jésus se livre librement à ses ennemis ; Pierre nie tout, Jésus offre son témoignage ouvertement. Apparemment libre, Pierre, en réalité, est lié par la peur ; lui qui a cru au pouvoir de la force, le craint à présent. Jésus, par contre, est libre, même s'il a les mains liées.

A la lecture de cet Evangile, on comprend que l'on ne peut pas défendre la cause de Dieu en utilisant les méthodes du monde. La violence perpétrée au nom de l'Evangile est une trahison de ce même Evangile. Nous, les chrétiens, dans notre histoire et nos institutions, l'apprenons aussi lentement, trop lentement...

Que Dieu soit puissant, toutes les religions l'affirment depuis toujours. Même quelques philosophes en ont conscience. Mais que, motivé par son amour, Dieu ait voulu être pauvre et solidaire avec sa créature dans le respect des conditions de l'histoire du monde, pour rendre cette même créature libre et capable de lui répondre librement, seuls l'Evangile et le christianisme le certifient. C'est une conviction inouïe, tant pour le monde de jadis que pour celui d'aujourd'hui.

La fin de la Passion de Jésus sur la croix montre, définitivement, la folie du jeu des violences dans l'histoire humaine et, en même temps, l'ampleur du règne de Dieu et de son Messie.

« Dieu a tant aimé le monde qu'il a donné son Fils, l'Unique-Engendré, afin que quiconque croit ait en lui la vie éternelle. » Cette vérité, dont Jésus a rendu témoignage, sera proclamée partout, comme le symbolise la division de ses habits sous la croix. Autre évocation forte : la tunique, tissée en une pièce sans couture, n'a pas été découpée, à l'image de la vérité, une et unique.

Unicité

Ceux qui suivent Jésus témoignent de cette unicité. Cette vérité est le signe distinctif de la communauté chrétienne. Elle est reconnaissable par la pratique du service aux autres, aux plus démunis, aux victimes de la violence. Ceux qui donnent leur confiance à Jésus font l'expérience de cette réalité : « Le disciple n'est pas au-dessus du maître. » Mais est-ce que les humains qui ont soif de pouvoir peuvent reconnaître ce témoignage, l'accepter ? Ce n'est pas gagné d'avance car nous avons notre propre logique.

Enfin, il y a bien sûr la croix, où s'expriment la haine, la condamnation et la mort. Elle devient le signe que Dieu accepte et sauve sa créature et brise le cercle vicieux de la violence. Pour ceux qui ont des yeux pour voir, la résurrection le confirme : Jésus, certes, semble « perdre la partie », mais c'est lui qui est dans la Vérité. Il nous reste à regarder Jésus transpercé sur la croix et à le suivre. A confirmer, jour après jour, cette source de notre nouvelle identité.

Stj. K.

Le refus du vin de Jésus

●●● **Ariel Álvarez Valdés**, *Santiago del Estero (Argentine)*
Prêtre, professeur de saintes Ecritures au Grand séminaire
et de théologie à l'Université catholique

Selon les Evangiles, on offrit par deux fois à boire à Jésus lors de la crucifixion. La deuxième fois, la plus connue, se situe lorsque Jésus est en croix et sur le point de mourir : un des assistants lui tend alors une éponge imbibée de vinaigre, fixée au bout d'un roseau (Mc 15,36 ; Mt 27,48 ; Lc 23,36 ; Jn 19,29).

D'où provient ce vinaigre ? Saint Jean explique que près de la croix, il y avait un vase rempli de *vinaigre* (Jn 19,29). Il ne s'agit pas du vinaigre imbuvable avec lequel nous assaisonnons nos mets, mais d'une sorte de moût acide et aigre que les soldats romains utilisaient comme boisson. La Bible mentionne plusieurs fois ce *vinaigre* comme une boisson agréable (Nb 6,3 ; Rt 2,14).

Pourquoi l'ont-ils offert à Jésus ? Le texte biblique ne le dit pas. Peut-être pour le réanimer, parce qu'ils constataient qu'il mourait rapidement. Ou au contraire pour précipiter sa mort, puisque, selon une ancienne croyance, en donnant à boire à un crucifié, on accélérerait sa mort. Ou encore pour se moquer de lui. Quel que soit le motif, une chose est certaine, il s'agissait d'un acte humiliant et outrageant.

Une autre boisson fut offerte à Jésus lors de sa Passion, au moment où, encadré par les soldats romains, il arrivait sur la colline du Golgotha pour y être crucifié. Pendant qu'on le déshabillait, saint Marc dit qu'« ils lui donnaient du

vin parfumé de myrrhe, mais il n'en prit pas » (Mc 15,23). Matthieu note également : « ...ils lui donnèrent à boire du vin mêlé de fiel ; il en goûta et n'en voulut point boire » (Mt 27,34).

Jésus refusa la première boisson, quant à la seconde, on ne sait pas s'il l'a goûtée ou non. Seul Jean (19,30) dit qu'il l'a prise. Nous nous occuperons ici que du premier breuvage, le vin.

Le vin des dames

Dans l'Antiquité, la coutume voulait que l'on offre aux condamnés à mort une gorgée de vin mélangé avec des aromates, pour les anesthésier et calmer un peu les terribles souffrances qui les attendaient. L'Ancien Testament disait déjà : « Procure des boissons fortes à qui va mourir, du vin à qui est rempli d'amertume : qu'il boive, qu'il oublie sa misère, qu'il ne se souvienne plus de son malheur ! » (Pr 31,6-7). On sait aussi qu'à Jérusalem, un groupe de pieuses femmes faisait œuvre charitable en offrant aux condamnés à mort, en guise de narcotique, un verre de vin fort avec des grains d'encens.

Voilà qui aide à comprendre qui a offert du vin à Jésus. A première vue, il semble que ce soient les soldats romains. Ce qui est impossible, parce qu'ils n'avaient pas l'habitude d'avoir pitié des condamnés.

Pourquoi Jésus a-t-il refusé de boire du vin lors de sa Passion ? Refus d'une humiliation supplémentaire ? Condamnation de l'alcool ? Masochisme ? Il pourrait plutôt s'agir d'un acte de consécration totale à Dieu, dans la lignée du « nazirat », une institution religieuse qui remonte à l'Ancien Testament.

Ce sont donc ces pieuses femmes de la ville qui voulurent atténuer ses souffrances.

Pourquoi alors, selon Marc, Jésus refusa-t-il avant la crucifixion le vin qu'on lui offrait ? Les spécialistes de la Bible proposent plusieurs explications. Pour les uns, comme on lui offrait du vin pour se moquer de lui, Jésus ne voulut pas y goûter. Or, on l'a vu, la scène ne présente aucun indice permettant de conclure à une moquerie. D'autres estiment qu'en refusant le vin, Jésus a voulu proscrire l'alcool pour les chrétiens. Fortes de cette interprétation, de nombreuses Eglises et sectes chrétiennes interdisent à leurs fidèles de boire. On sait pourtant que Jésus n'a jamais refusé de boire le vin qu'on lui offrait à l'occasion (Mc 2,16) et même que ses ennemis l'avaient taxé « d'ivrogne » (Mt 11,19). Si Jésus n'a jamais refusé le plaisir de boire du vin, comment aurait-il pu, quelques heures avant sa mort, se prononcer en faveur d'une « loi sèche » ?

Une troisième opinion soutient que du moment que le vin était destiné à atténuer les souffrances de la croix, il l'a refusé pour pouvoir souffrir au maximum chaque épisode de sa Passion. Cette interprétation n'est pas plus acceptable que les autres. En effet, l'Évangile dit qu'avant de mourir, alors qu'il priait dans le jardin de Gethsémani, Jésus a demandé à Dieu : « Père, éloigne de moi cette coupe » (Mc 14,36). Marc lui-même affirme que Jésus n'a ni recherché ni désiré la souffrance physique et rien ne laisse penser qu'il ait désiré ressentir au maximum les tourments de la crucifixion. Il est aussi difficile d'imaginer que le Père ait exigé de lui qu'il se soumette jusqu'à l'extrême à chaque particularité de la torture de la croix. Pour quelle raison alors a-t-il refusé le vin ?

La privation annoncée

La réponse se trouve peut-être dans un épisode de la dernière cène. Selon Marc, la nuit où Jésus partagea son dernier repas avec ses disciples, il prit une coupe de vin, et après avoir rendu grâce à Dieu, il la fit circuler entre ses disciples pour que tous en boivent, leur disant : « Ceci est mon sang, le sang de l'alliance qui va être répandu pour une multitude », et il ajouta : « En vérité, je vous le dis, je ne boirai plus du produit de la vigne jusqu'au jour où je boirai le vin nouveau dans le Royaume de Dieu » (Mc 14,24-25).

Or le Royaume de Dieu a été inauguré par la mort et la résurrection de Jésus (Mc 8,31). Ainsi la période durant laquelle Jésus s'est engagé à ne pas boire de vin court seulement de la dernière cène à la résurrection, c'est-à-dire le temps de sa passion et de sa mort sur la croix.

Pourquoi était-il important pour Jésus de ne pas boire de vin durant ce laps de temps ? Je crois que c'est parce qu'il était devenu un *nazir*. L'AT explique qu'il existait parmi les Juifs une institution religieuse appelée le *nazirat*, par laquelle une personne se consacrait à Dieu de manière particulière (Nb 6,1-21). Celui qui le pratiquait devenait *nazir* (de l'hébreu *nazar* = se séparer, s'abstenir). Le *nazir* devait s'engager à ne pas boire de boissons alcooliques durant un certain temps, en général un mois. Il s'engageait aussi à ne pas se couper les cheveux et à ne pas s'approcher d'un cadavre. Il devenait ainsi une personne à part, consacrée, hissée presque à la hauteur du grand prêtre du Temple, qui, sa vie durant, ne buvait pas de vin (Lv 10,9), ne s'approchait pas des cadavres (Lv 21,11) et ne se coupait pas les cheveux (Lv 21,5). Une fois le temps de sa consécration terminé, le *nazir* offrait un

sacrifice dans le Temple, se coupait les cheveux et retournait à la vie ordinaire. La Bible évoque plusieurs *nazirs* célèbres, dont le plus ancien fut Samson (Jg 13, 4-5 ; 16,17). Sa mère déjà, enceinte de lui, s'était abstenue de vin et de boissons alcooliques pour que son enfant soit consacré dès le sein maternel. Samuel aussi semble avoir été un *nazir*. Consacré à Dieu par sa mère, dès avant sa naissance, il ne se coupa pas les cheveux (1 S 1,11) ni ne but de vin (1 S 1,11 selon la version grecque). La Bible parle encore d'un troisième *nazir*, un certain Yonadab, fils de Rékab (2 R 10,15-17), un fanatique religieux dont le zèle et la vie furent si exemplaires, que ses disciples fondèrent la secte juive des rékabites. A l'époque du prophète Jérémie, plusieurs siècles plus tard, ils existaient toujours et continuaient à s'abstenir de vin (Jr 35,6-7).

Le prophète Amos (Am 2,11-12) raconte qu'il existait aussi de son temps des *nazirs*, mais qu'ils avaient perdu leur consécration pour avoir cédé aux tentations du monde et aux mauvaises compagnies qui les avaient entraînés à boire du vin. Et à l'époque des Maccabées (II^e siècle av. J.-C.), on trouve un groupe de *nazirs* empruntés : ayant accompli le temps de leur consécration, ils devaient se rendre au Temple de Jérusalem pour mettre un terme à leur promesse, mais le Temple ayant été profané, ils ne savaient plus que faire (1 M 3,49-51).

Une formule solennelle

Au temps de Jésus, le *nazirat* était toujours une institution connue, estimée et en vigueur. Jean-Baptiste, par exemple, consacré à Dieu dès le sein de sa mère, ne but jamais de vin ni de liqueur (Lc 1,15 ; 7,33) et vécut dans le désert à l'écart de toute impureté (Lc 1,80 ; 7,24).

Saint Paul aussi semble avoir fait le vœu de *nazir* au terme de son deuxième voyage, dans le port grec de Genchrées, près de Corinthe (Ac 18,18). Là, avant de se consacrer, Paul se fit couper les cheveux pour éviter peut-être de les avoir trop longs par la suite. Des mois plus tard, à la fin de son troisième voyage, en arrivant à Jérusalem, il se présenta au Temple pour y faire son offrande et mettre un terme à sa consécration. Ce même jour, il paya les offrandes de quatre autres *nazirs* moins fortunés que lui.

On peut donc penser qu'en rapportant que Jésus, au cours de la dernière cène, avait promis de ne plus boire de vin, l'évangéliste Marc insinuait que, ce soir-là, Jésus voulut se consacrer comme *nazir*. De fait, la formulation employée par Jésus est une affirmation emphatique (« En vérité, je vous le dis... »), suivie d'une phrase à la première personne (« je ne boirai plus... »). Il s'agit d'une construction grammaticale unique dans l'Evangile de Marc et qui apparaît très rarement dans les autres Evangiles (seul Matthieu l'utilise plusieurs fois). La formule semble avoir un sens particulier, comme si elle exprimait un engagement solennel du Christ. D'autre part, en grec, les mots employés par Jésus (« je ne boirai plus du produit de la vigne ») sont presque identiques à ceux utilisés par le Livre des Nombres lorsqu'il parle du *nazir* (Nb 6,3-4).

Pour Marc, Jésus avait décidé de profiter des dernières heures de sa vie pour se consacrer comme *nazir*. Puisque les deux autres conditions de son vœu (ne pas se couper les cheveux et ne pas s'approcher d'un cadavre) allaient de soi au moment de sa crucifixion, il lui suffisait d'affirmer qu'il se priverait de vin.

Une question reste en suspens : pour quoi saint Marc a-t-il raconté que Jésus s'était consacré quelques heures avant sa mort ?

Par amour de la vie

Des quatre Evangiles, celui de Marc présente un Jésus particulièrement humain, alors que les autres soulignent et exaltent plutôt la divinité de Jésus en lui attribuant des attributs glorieux. Il était donc plus difficile à ses lecteurs de saisir que Jésus était une personnalité extraordinaire. Il se présentait comme un homme qui mange et boit (2,16), qui se fâche (3,5), qui dort (4,38), qui s'étonne (6,6), qui sanglote (8,12), qui s'indigne (10,14), qui a faim (11,12), qui ignore certaines choses (12,32). Bref, comme un homme ordinaire qui fait des choses extraordinaires.

C'est pourquoi Marc a voulu inclure cet épisode à la fin de la vie de Jésus. Ce Jésus qui meurt en se privant de vin nous dit que cet homme qui souffre, pendu à une croix, n'était pas un mortel quelconque, livré à la fureur de ses ennemis. Celui qui mourait de la sorte était un consacré à Dieu, une personnalité d'exception, un saint homme, un préféré de Dieu. Au moment d'atteindre le sommet de son existence, ce Jésus, si humain et si proche des hommes, se montre tel qu'il était en réalité, une personne très spécialement consacrée à Dieu. Mais alors que les autres *nazirs* qui se consacraient à Dieu par un vœu mettaient un terme à leur consécration en sacrifiant un animal, Jésus le fit en offrant le plus grand sacrifice qui soit, celui de sa propre vie sur la croix. Il fut le plus grand de tous les *nazirs*.

Plus qu'un détail historique, le récit de Jésus refusant le vin constitue donc un message théologique. Une scène à laquelle on a donné un caractère historique exprime une conception religieuse. Pourquoi Marc a-t-il voulu la transmettre à ses lecteurs, qui n'étaient pas des Juifs mais des païens ? Peut-être, parce qu'elle faisait partie d'une tradition antérieure qu'il a voulu conserver.

Le refus du vin rapporté par Marc signifie qu'au moment de sa passion, Jésus a voulu se livrer totalement à Dieu, qu'il s'est consacré, qu'il s'est remis entre ses mains, sans condition, et que Dieu l'a reçu, l'a accompagné tout le temps de son agonie.

Aux heures douloureuses que comporte toute vie humaine, nous nous révoltons facilement contre Dieu, parce que nous imaginons qu'il reste lointain ou du moins qu'il se montre indifférent à notre souffrance. Il est difficile de croire en Dieu quand on est sur une croix, déchiré par la souffrance.

Mais si, à l'exemple de Jésus, nous apprenons à faire un acte de consécration à Dieu dans ces moments, si nous nous remettons entre ses mains, si nous lui faisons confiance envers et contre tout, alors nous devenons des *nazirs* et notre propre vie prend de la hauteur, pour acquérir une dimension insoupçonnée, au point de ne jamais plus être comme auparavant.

Pour celui qui souffre tout en remettant son esprit à Dieu, la souffrance ne fait pas de lui un malheureux mais un consacré. Tel est le message de Celui qui a refusé du vin avant de mourir.

A. V.

(traduction : P. Emonet s.j.)

Un continent en attente

Le synode africain

●●● **Michel Demierre**, Genève
Abbé, réalisateur

« J'accueille la visite du pape comme une bénédiction. La grâce que Dieu accordera à notre pays ne sera pas pour tout de suite, elle ne sera pas spectaculaire, mais nous la souhaitons vivement », assure une responsable de foyer pour enfants. Dans un village, en brousse, à l'heure de la dégustation des arachides, un ouvrier de chantier soutient pour sa part : « On attend avec trop d'émotions notre nouveau pape, il semble qu'il a une nouvelle à nous transmettre. L'autre [Jean Paul II] était théologien, on attend ce que le philosophe viendra nous dire. Qu'est-ce que l'homme chrétien ? Qu'il essaye de ramener au calme le monde catholique, de combattre la petite guerre des religions. Je reste adhérent, je suis fidèle, quand je me lève le matin, grâce à Dieu, j'ai la force d'engager une nouvelle journée ; sur les chantiers, nous sommes en danger à toute heure. »

Le cardinal Tumi le souligne : « [Il y a une] grande disponibilité des fidèles à l'égard de l'Eglise, davantage qu'au temps de ma jeunesse. La venue du pape est importante pour le bien spirituel des fidèles... que le pasteur de l'Eglise universelle soit parmi eux. Sa présence, même s'il ne dit rien, est spirituellement efficace, donc cette visite est très attendue (...) Le Cameroun est facile d'accès pour les délégations

épiscopales qui viendront de tout le continent recevoir du pape l'instrument de travail du synode des évêques pour l'Afrique. » « C'est notre papa qui va venir », confie Mgr Victor Tonyé Bakot, qui accueillera le pape en tant que président de la Conférence épiscopale.

Un synode ou un concile ?

La question s'est posée en 1962 déjà, lors du 7^e Congrès des étudiants catholiques, à Kinshasa. Tharcisse Tshibangu, dans ses vœux africains pour le concile, évoquait alors « un moment historique décisif que traverse l'Eglise en Afrique noire par ses institutions, son mode d'expression, sa liturgie, ses cadres hiérarchiques et laïques. »¹ Le colloque *Civilisation noire et Eglise catholique*, tenu à Abidjan en 1977, plaida pour « un concile africain assorti d'un calendrier de convocations périodiques, de manière à permettre aux catholiques du continent de pourvoir aux tâches missionnaires internes dans toutes les dimensions que

Le pape a visité le Cameroun et l'Angola du 17 au 21 mars dernier, une visite préparatoire au deuxième synode africain qui se tiendra à Rome en octobre 2009. Sa mission était délicate et le thème du synode, « justice, réconciliation et paix », redoutable. « Sur notre continent, il y a trop d'injustices », disait le 31 décembre dernier le cardinal Christian Tumi, archevêque de Douala, à Michel Demierre en mission au Cameroun. Voici quelques réflexions glanées par ce dernier dans le pays, alors que la date de la visite de Benoît XVI venait d'être connue.

1 • **Pierre Tshisuaka K.**, *Regard d'un historien sur les « Lineamenta »*, p. 18, in « Annales de l'Ecole théologique Saint-Cyprien » n° 20, Yaoundé 2007.

le processus d'inculturation du christianisme en Afrique impliquerait. »² Mgr Kazeba, alors président de la Conférence épiscopale du Zaïre, exprima pour sa part à Jean Paul II le désir d'une assemblée conciliaire pour l'Afrique.

Lors de son premier voyage à Yaoundé, en 1985, le pape répondit que l'idée d'un synode était plus appropriée que la convocation d'un concile. La distinction faisant valoir que le concept conciliaire s'applique à toute l'Église réunie par le pape et autour de lui. Décidée en janvier 1985, la première assemblée spéciale du synode des évêques pour l'Afrique se tint du 10 avril au 8 mai 1994.

De retour à Yaoundé, en septembre 1995, Jean Paul II présenta le document final, *Ecclesia in Africa*. Pour l'historien Pierre Tshisuaka, « cet insigne événement ecclésial fit une large place à l'évangélisation et à l'inculturation, aux problèmes de justice et de paix, au dialogue interreligieux, à la complexité de l'aréopage moderne que constituent les moyens de communication sociale, un genre littéraire dont tous, des évêques aux laïcs, sont conviés à maîtriser les arcanes, mais en même temps un champ qui mérite d'être évangélisé et mis au service de la propagation de la mission ». ³ Jean Paul II déclara enfin à Nairobi (1995) : « Le synode est terminé. Le synode vient à peine de commencer. »

Des événements, des intuitions

Alors que se déroulait à Rome le premier synode sur l'Afrique, un événement majeur survint : la tragédie rwandaise au cours de laquelle un million de tutsis et de hutus modérés trouvèrent la mort. Cette tragédie rwandaise « coupa le souffle à tous les pères synodaux et les figea de consternation ». Cependant une

réflexion de base devait être entreprise et c'est ainsi que naquit le thème du deuxième synode « Justice et paix ».

Un autre événement important eut lieu en 1994 : la Conférence du Caire. Ses propositions et sa vision de la famille étaient « en contraste avec les vues chrétiennes sur cette unité de base de la société humaine ». ⁴ Dans son message final, le synode s'exprima avec vigueur : « Ne laissez pas bafouer la famille africaine sur sa propre terre ! »

On n'a pas fini d'explorer les intuitions du premier synode que se prépare le nouveau. En novembre dernier, l'Université catholique de Yaoundé a accueilli un colloque international de théologiens africains sur le thème : « L'Église en Afrique au service de la réconciliation, de la justice et de la paix : "Vous êtes le sel de la terre, vous êtes la lumière du monde" (Mt 5,13-14). » On y a beaucoup parlé d'inculturation. Comme l'explique Pierre Tshisuaka : « L'inculturation ne concerne pas que la langue, encore moins la liturgie (...) elle constitue une démarche de réappropriation active de la Parole de Dieu dans le tissu vital du peuple. L'inculturation impliquera toujours la démarche du filtrage permanent des acquis culturels d'un peuple face à la prééminence du principe spirituel de la Parole qui nous vient... de Dieu. »

La focalisation sur l'inculturation a aussi pour but d'accorder une attention prioritaire aux questions de justice et de paix et de leur articulation avec l'évangélisation. La visite du pape devrait constituer un stimulant important pour la mobilisation autour de ce thème et pour sa prise de conscience en Afrique.

2 • Idem.

3 • Op. cit, p. 21.

4 • Op. cit, p. 22.

La réflexion préparatoire au second synode, dans le domaine de la morale sociale, politique et économique, doit à présent être réalisée dans de larges cercles de chaque pays, avant les débats des évêques à Rome. « On ne peut se dispenser d'une étude sur les raisons qui peuvent expliquer tant de haines, d'injustices et de guerres sur le continent » (*Lineamenta* n° 10).⁵

« Il n'est pas rare que les chrétiens soient eux aussi à l'origine des divisions, des guerres interethniques, de la corruption et d'autres maux qui agitent le continent » (*Lineamenta* n° 55). « L'homme doit être sauvé non seulement par la libération spirituelle mais aussi par l'éradication de la guerre, de l'exploitation économique interne et externe, de la faim, de la maladie, du tribalisme et de toute injustice, de la dictature et de la corruption en tous genres » (*Lineamenta* n° 74).

Changement attendu

Un moraliste, J. Bertand Salla, commente les *Lineamenta* : « Nous pensons que les chrétiens qui, par leur baptême, ont effectué quelques dépassements par rapport à la loi du sang, de l'ethnie et de la tribu, peuvent participer à l'instauration d'une saine démocratie en Afrique (...) On insiste aussi sur l'effort dans l'éducation de la conscience chrétienne, car un laïc bien formé peut agir comme sel et lumière au cœur des sociétés africaines pour les transfor-

mer et les faire briller de l'intérieur (...) Le développement demeure une priorité de ce second synode... qui représente pour l'Afrique une invitation à opérer un grand tournant dans les dimensions socio-économiques et politiques. [L'Afrique a besoin de bien des appuis] pour se soulever de la poussière, sortir de l'obscurité voulue ou imposée et rayonner au cœur du monde. »⁶

Terminons avec l'avis d'un laïc très engagé dans l'éducation chrétienne, à plusieurs centaines de kilomètres de la capitale : « La venue du saint Père est un émerveillement et une bénédiction pour notre pays. Des gens vont revoir leur manière de faire aussi bien dans l'équipe dirigeante de notre pays que dans le bas peuple (...) Nous espérons qu'avec lui les choses changeront un tout petit peu. » Même espoir chez un religieux autochtone, qui a travaillé dans quatre pays de la région : « Je sais qu'il n'y a pas beaucoup de justice dans nos Etats ni même dans nos Eglises. Ce synode peut nous aider à réfléchir à la notion même de justice. Il apportera un plus dans notre vie. »

Un souhait enfin du frère « Blanc » qui signe ces lignes : que ce voyage soit, visiblement, un exemple d'inculturation évangélique, déjà sur le podium des célébrations.

M. D.

5 • Les *Lineamenta* constituent un document de travail préparatoire en vue d'un synode. (n.d.l.r.)

6 • *Regard d'un moraliste sur les « Lineamenta »*, pp. 111,112,116, in « Annales de l'Ecole théologique Saint-Cyprien » n° 20, Yaoundé 2007.

Le Kivu

Terre de plomb et d'argile

●●● **Olivier Labarthe**, *Thônex (GE)*
Pasteur

*« Il y a une espérance pour Goma, le Kivu et la République démocratique du Congo. Solidaires de la population locale, ne perdons pas courage. »
Fort de son expérience au sein de la Commission tiers-monde de l'Eglise protestante de Genève, Olivier Labarthe témoigne de la puissance de vie des populations de la région, malgré les terribles drames dont ils sont victimes depuis des années, otages d'intérêts internationaux qui leur échappent.*

Bien sûr, à l'écoute des nouvelles de nos médias et des propos de certains, rien de bon ne peut venir du Kivu (centre-est de la République démocratique du Congo). D'ailleurs, le cercle répétitif des pillages, des massacres, des exactions et des viols ne peut appartenir qu'au royaume des ténèbres. L'incapacité notoire d'un Etat à assumer ses devoirs dans les domaines élémentaires de la sécurité alimentaire, de l'éducation publique, de la communication routière et de la santé, et à faire reconnaître ses droits dans l'exploitation des matières premières, minerais et produits vivriers, en dit long sur les ravages de la corruption et sur la puissance de certains acteurs économiques transnationaux.

Et pourtant, c'est dans cette région du Kivu, grande comme la France, que, depuis presque vingt ans, la Commission tiers-monde de l'Eglise réformée de Genève et l'Entraide protestante suisse collaborent avec des associations locales de développement, basées à Goma, dans le Rutschuru et à Butembo. « Tenir envers et malgré tout grâce à une solide formation de base », fondée sur une pédagogie active des mathématiques et de l'écriture, tel a été notre slogan tout au long de ces années où les difficultés n'ont pas manqué.

Ce programme permet aux petits paysans, regroupés en organisations de base, d'apprendre à calculer et à écrire à partir de leur savoir-faire. C'est-à-dire, à prendre la mesure de leur travail de cultivateurs et de leur économie domestique et sanitaire, afin d'améliorer leur production et leur mode de vie. Ainsi les paysans peuvent se rendre au marché en sachant peser leur marchandise, sans se faire voler, comme ils disent volontiers. Ils prennent part à une caisse villageoise de micro-crédit et peuvent assurer le renouvellement des semences, l'achat de médicaments et accéder à un meilleur savoir-être.

L'importance du savoir

A chacune de nos visites sur le terrain, nous avons été témoins de cette lente transformation des conditions de vie des populations paysannes. Elles savent mieux que personne ce que veut dire « tenir » !

A chaque fois, nous avons aussi dû entendre et réaliser que depuis notre dernier séjour, des femmes avaient été violées pour la xième fois, que des familles entières avaient été décimées par des bandes armées, que des récoltes avaient été emportées, du bétail tué et des maisons et des biens pillés. Mais que les « savoir-faire » et « savoir-être » acquis par ces populations meurtries,

par le biais des organisations de base et la persévérance de leurs animateurs, leur avaient donné la possibilité d'un autre départ.

Lorsqu'en 2004 les élections nationales furent décidées, les organisations de base mirent au point dans le Kivu un programme de formation citoyenne pour donner à chacun et chacune la capacité de comprendre les règles élémentaires d'une consultation démocratique. Cette démarche explique en partie pourquoi le Kivu a eu le taux de participation le plus important du pays.

Des enjeux internationaux

Or il faut se souvenir que le processus électoral devait se réaliser sur trois niveaux : le premier, l'enregistrement des électeurs ; le deuxième, les élections des chambres et du président ; le troisième, celles des conseils municipaux et régionaux. Largement réclamé, puis soutenu par la communauté internationale, le processus ne connut en fait que les deux premières étapes, satisfaisant ainsi principalement les demandes de la communauté internationale. La troisième, la plus significative pour la population locale, ne fut jamais réalisée faute d'engagement politique.

Les structures internes, héritées de la colonisation et du règne de Mobutu, demeurent donc inchangées aujourd'hui, et les responsables des collectivités locales continuent à être désignés par l'autorité centrale, selon le principe du clientélisme. L'effort national de redressement démocratique est donc resté inachevé et l'espoir de la population de mieux prendre en main son destin a été fortement déçu.

Cette réalité démontre aussi la délicate situation du pouvoir central, sur lequel compte la population locale, mais qui manque cruellement de moyens alors que son sous-sol est d'une richesse incroyable. Les contraintes économico-politiques transnationales l'empêchent de gérer ses ressources naturelles avec un rendement significatif au bénéfice de l'Etat. Une relation ambiguë et perverse se joue ainsi entre la population, les autorités et les acteurs internationaux. Cela ne profite finalement à personne, si ce n'est aux spoliateurs qui ont tout intérêt à maintenir le marasme de ce pays.

Le Kivu, en vertu de sa richesse naturelle (or, diamant, pétrole, gaz, coltan, forte capacité agricole), est sans doute le parfait reflet de cette situation. Sa population locale est laborieuse, persévérante et inventive. Ce sont les paysans qui ont inventé cette espèce de grosse trottinette en bois nommée *tschoukou-dou*, capable de transporter plus de 300 kg. Cette population a su affronter

*Membres d'une
Mutuelle de solidarité à
Butembo (Nord-Kivu)*



l'éruption volcanique de janvier 2002, qui a détruit l'entier des dépôts agro-alimentaires de Goma, en dynamisant l'économie vivrière. Elle a su faire face, en 1994, à l'irruption migratoire de près d'un million de réfugiés rwandais, en assurant le premier accueil et en offrant, grâce à son arrière-pays, une réserve alimentaire de première importance. Elle a vu les camps se remplir, elle les a vus se vider. Et elle n'a pas compris pourquoi la communauté internationale a accepté l'entrée dans ces camps du matériel de guerre des troupes fuyant le Rwanda...

Cette « protection » de soldats en déroute, sans désarmement préalable, a jusqu'à aujourd'hui des conséquences majeures. Car à la dislocation des camps, les troupes se sont dispersées dans la forêt, les hommes pillant, les femmes transportant leur butin jusqu'au Rwanda ! Les propositions des autorités rwandaises disposées à réintégrer ces anciens soldats n'ont guère été saisies ; les invitations à déposer les armes et à rejoindre l'armée nationale congolaise ont eu peu d'effets.

C'est contre ces bandes armées que Laurent Nkunda, général sécessionniste et indépendantiste des forces congolaises, a lancé ses bataillons pour restaurer l'unité et la dignité du Congo. Or il s'avère qu'il était notoirement soutenu par le Rwanda car, soupçonne-t-on, derrière cette action « militaire », ce serait le commerce douteux de minerais précieux qui serait favorisé.

Une nouvelle colonisation

Après toutes ces années d'affrontements et de tensions communautaires, une conférence réunissant toutes les parties en cause s'est appliquée enfin, en janvier 2007, à mettre à plat les souf-

frances subies et les incompréhensions qui opposent les multiples collectivités politiques, économiques et sociales de cette région. Chacun à sa manière a pu dire ses espoirs de paix et esquisser des propositions pour y parvenir.

Or l'Etat congolais, partie prenante de cette conférence, n'avait alors toujours pas les moyens de répondre aux aspirations de la population. Laurent Nkunda a donc continué à semer la terreur dans l'arrière-pays de Goma, contraignant la population locale à une migration permanente. Massacres, pillages, viols, voilà le lot de ceux qui croisèrent la route de ces bandes armées. Les troupes congolaises, probablement affaiblies par les brassages successifs d'éléments disparates, n'ont pas eu la capacité de reprendre le contrôle du Kivu ; les forces de la MONUC¹ se sont contentées de dresser des bilans « post-opérationnels », n'ayant pas la compétence d'interventions rapides. A cette turbulence, il faut encore ajouter d'autres éléments armés, animés par diverses revendications territoriales, dont celles des MaïMaï.²

Depuis janvier 2009, une nouvelle étape est en train de se jouer dans le conflit.³ Des troupes angolaises, puis rwandai-

1 • Mission de l'Organisation des Nations Unies en République démocratique du Congo.

2 • Groupes armés constitués au départ pour résister aux groupes rebelles congolais proches du Rwanda. (n.d.l.r.)

3 • Les gouvernements rwandais et congolais qui avaient des intérêts divergents ont dessiné une nouvelle alliance. Les troupes rwandaises ont été déployées dans le Nord-Kivu pour mener une opération conjointe avec les militaires congolais, contre les Forces démocratiques pour la libération du Rwanda (FDLR, formées d'anciens militaires hutus qui ont trouvé refuge au Nord-Kivu depuis 1994). L'opération a été déclenchée le 20 janvier. En échange de l'aide congolaise, Laurent Nkunda, un tutsi, responsable du Congrès national pour la défense du peuple (CNDP), a été arrêté au Rwanda le 22 janvier. (n.d.l.r.)

ses sont venues renforcer le dispositif militaire de l'armée congolaise. Laurent Nkunda a été arrêté et emprisonné en janvier, à Kigali. Ses bataillons sont en passe de rejoindre l'armée nationale congolaise. La population est encore sous le choc des derniers combats et peine à retrouver sa sérénité.

On peut soupçonner que l'objectif de Kigali, avec l'appui de certains pays occidentaux, est de permettre l'occupation du Kivu par l'armée rwandaise pour « pacifier » le Kivu à sa manière, afin de ne pas laisser tous les profits miniers à la Chine, qui investit des milliards de dollars en RDC et dans d'autres pays d'Afrique.

Sa contrepartie serait de fournir du travail à la population par la réalisation d'infrastructures (routes, écoles, centres de santé, etc.). Une nouvelle forme de « coopération », sans contraintes sur la question des droits humains et de l'environnement... une colonisation qui se poursuit comme par le passé !

L'espoir vient du peuple

Seul un Etat congolais fort, libéré de la gangrène de la corruption et du clientélisme, pourra édicter les règles équitables de ce commerce juste. En aura-t-il la force et la détermination ? Les puissances étrangères, économiques ou politiques, lui en donneront-elles les moyens ? La population locale, souvent désabusée par tant d'années de non-Etat, trouvera-t-elle l'énergie et la patience, avant de céder au désespoir capable de toutes les révoltes ? A parcourir les richesses insoupçonnées du Kivu et de sa population, on se prend à croire qu'il y a encore un énorme espoir pour ce beau pays.

Là, dans ces régions souvent peu accessibles, des hommes et des femmes résistent avec leur dignité, prêts à participer au développement de la région quand une paix durable sera venue. Entre les temps d'affrontements, sont plantés, récoltés et transportés vers les centres de commercialisation les choux, les poireaux, les pommes de terre et les oignons. Le café, le cacao, la banane et la vanille n'attendent que la paix pour reprendre leur place dans la grande distribution, au-delà du Kivu.

Il faut donc poursuivre le développement du savoir-faire et du savoir-être des membres des organisations paysannes, afin qu'ils deviennent des acteurs et des actrices lucides des filières économiques de la région. Afin qu'ils ne se fassent pas purement et simplement exploiter, comme c'est le cas des gratteurs d'or ou de diamants. Ce serait sinon une autre mort pour eux. Ils perdraient leur dignité de producteurs, pour satisfaire à l'exploitation des matières premières organisée par les acteurs transnationaux.

O. L.

La décroissance, remède au choc

Un entretien avec Jacques Grinevald

●●● **Lucienne Bittar** et
Fabien Hunenberger, journaliste, RSR, Lausanne

D'ici deux, trois siècles, nous aurons rendu une grande partie de la terre inhabitable pour l'homme. Dans son numéro de février, choisir a développé ce thème, appelant chacun à une prise de responsabilité. Elle revient sur la question avec Jacques Grinevald,¹ professeur d'écologie à l'Institut de hautes études internationales et du développement de l'Université de Genève. Il visite certains concepts-clés, comme le catastrophisme, l'évolution, ainsi que la « décroissance », seule à même selon lui d'atténuer l'effet des catastrophes à venir.

L.B. et F.H. : *Y a-t-il de l'inévitable ou de l'évitable dans la catastrophe écologique ?*

Jacques Grinevald : Il y a les deux. Même si on cessait aujourd'hui d'envoyer de nouveaux gaz à effets de serre dans l'atmosphère, le réchauffement de la planète est déjà suffisant pour modifier le climat de la planète sur des milliers d'années. Et l'élévation du niveau moyen des mers est une affaire déclenchée pour les 3000 prochaines années. Ce qui n'est pas totalement irréversible par contre, c'est l'ampleur de cette dérive. On peut prendre des mesures draconiennes, mais elles demandent des politiques volontaristes d'une ampleur telle, que l'on n'a pas encore vu de gouvernements s'y lancer...

Y a-t-il des dégâts moins médiatisés que ceux nommés ci-dessus mais tout autant inquiétants ?

J. Gr. : Bien sûr. Par exemple, une grande partie du CO₂ est dissoute dans l'eau de mer et acidifie les océans, avec ses conséquences immédiates sur les récifs de coraux et sur la chaîne alimentaire. Il y a énormément de pollutions qui ne se voient pas. Dans les années '50, on a beaucoup parlé de la radioactivité. Cette peur a disparu alors que c'est quelque chose de grave, notamment

en ce qui concerne la pollution des sols. Mais la radioactivité ne se sent pas, il faut des instruments de mesure pour la détecter. C'est la même chose avec le trou d'ozone : il ne se voit pas, il se mesure.

Quel est le virage que les sociétés humaines ont manqué ? Pourquoi fonce-t-on dans le mur, alors qu'on aurait peut-être pu changer le cours des choses il y a un certain nombre d'années ?

J. Gr. : Il faut distinguer les différentes sociétés de la planète. A l'échelle des communautés humaines, il y a déjà eu des situations assez graves. Les habitants du Sahel connaissent une situation catastrophique depuis les années '70. En Europe, on a connu au XX^e siècle des catastrophes si épouvantables avec les régimes totalitaires, que je me demande si on n'est pas arrivé à ce que Hannah Arendt appelait la banalisation du mal. On se dit que c'est le destin des Européens d'aller de catastrophe en catastrophe et qu'une fois de plus on les surmontera. La guerre entre les hommes a masqué la guerre que l'homme livre à la nature.

1 • Auteur de *La biosphère de l'antropocène. Climat et pétrole, la double menace, Repères transdisciplinaires* (1824-2007), Georg, Genève 2008, 296 p.

N'y a-t-il pas aussi là derrière, le mythe que le progrès accompagne l'évolution ?

J. Gr. : C'est évident que ce qu'on appelle le « catastrophisme » est une désillusion par rapport à cette vision linéaire et optimiste du progrès, une doctrine typiquement occidentale, liée à l'aventure spirituelle des Européens.

On parle beaucoup de la pédagogie des catastrophes : ce n'est que le lendemain de la catastrophe que l'on croit à la possibilité de son existence. C'est comme pour la mort. Nous savons que nous allons mourir, mais heureusement nous n'y pensons pas tous les jours et nous faisons comme si nous étions éternels.

Pour sortir les gens du déni, il faudrait éviter de faire un « catastrophisme » trop général. Au fond, ce qu'il faudrait peut-être souhaiter pour nos sociétés, c'est qu'il y ait quelques catastrophes suffisamment graves, mais pas trop importantes, pour que les gens croient à ce que les scientifiques n'arrêtent pas de dire depuis une vingtaine d'années. Le but de la prospective catastrophiste est de prévoir la survenue de catastrophes, afin de permettre la déviation de cette tendance, d'en atténuer le choc, et non pas de faire du « catastrophisme », comme on nous accuse parfois.

Le problème des échelles temporelles et spatiales n'est-il pas un frein à la prise de conscience personnelle de chacun ? Il peut être difficile pour une personne de projeter que l'utilisation de sa voiture aujourd'hui aura des conséquences dans 300 ans. Comment rendre plus tangible la responsabilité de chacun ?

J. Gr. : Les problèmes d'échelles sont effectivement très importants. Savoir se situer dans l'histoire de notre civilisation, de l'humanité, de la vie sur terre me paraît un point essentiel de l'éducation.

L'échelle spatiale aussi est très difficile à appréhender. On nous parle des exoplanètes, situées en dehors de notre système solaire, qui est déjà lui-même immensément grand par rapport à notre échelle. La science et la technique du XX^e siècle ont fait voler en éclats les dimensions humaines dans lesquelles nos cultures avaient été formatées et nous n'avons pas été préparés à cela.

Quelle est la différence entre crise et catastrophe ?

J. Gr. : La catastrophe est une rupture plus brutale que la crise, qui dure, elle, sur une période aux contours plus flous. Prenons la fin des dinosaures, il y a 65 millions d'années. Leur disparition est manifestement une catastrophe. Tandis qu'aujourd'hui on parle de crise financière, qui se transforme en crise économique, puis en crise sociale et politique. Certains parlent de catastrophes, mais il s'agit en fait d'une série de crises. La catastrophe, c'est lorsqu'il y a une rupture irrévocable.

Quand une catastrophe éclate, une autre forme de vie surgit. Ainsi, quand les dinosaures ont disparu, l'homme a pu apparaître. La catastrophe ne fait-elle pas partie du mécanisme évolutif sur la planète Terre ?

J. Gr. : A l'époque de Darwin, l'idée de l'évolution des espèces émergeait sérieusement. En géologie (Darwin était d'abord un géologue), deux doctrines s'affrontaient. L'une qu'on a appelée par la suite « le catastrophisme », et l'autre « l'uniformitarisme », c'est-à-dire la négation des discontinuités.

La première a été liquidée par la vision darwinienne qui intègre les petites évolutions, mais sur un temps très long, et par un des mentors de Darwin, Charles Lyell. Pour ce géologue, l'histoire de la Terre ne serait en aucune manière liée

à une série de catastrophes : il y a bien des évolutions climatiques et des modifications de la surface de la terre, mais cela se fait lentement, par petits changements cumulatifs.

L'uniformitarisme a dominé l'histoire de la science occidentale jusqu'à la fin de la première moitié du XX^e siècle, mais on a vu ces trente dernières années un retour de la théorie du catastrophisme, lié aux observations autour de l'évolution des espèces et de la morphologie de la surface de la Terre. La théorie de la dérive des continents est apparue au début du XX^e siècle comme une vision néo-catastrophique et a été rejetée au départ. Elle n'a été acceptée que dans les années '60, quand on a découvert au fond des mers que la lithosphère était très jeune, de l'ordre de 200 millions d'années. C'est l'émergence de la théorie de la tectonique des plaques.

Notre vision de la Terre aujourd'hui est donc beaucoup plus complexe que celle du début du XX^e siècle, dans la mesure où les deux paradigmes, ceux de la continuité et de la discontinuité, ne s'excluent pas. Il n'y a plus de catastrophisme, il y a des catastrophes, il y a des seuils de rupture.

La Terre a survécu à ces catastrophes mais certaines espèces ont disparu. S'il doit y avoir des catastrophes dans l'avenir, l'homme y survivra-t-il ?

J. Gr. : Je préfère parler des civilisations. Il y a une civilisation qui prédomine sur la planète, c'est la civilisation industrielle, que l'on devrait plutôt nommer « militaro-industrielle » vu qu'il existe des armes de destruction massive diaboliques et que les armes définissent autant notre espèce que la voiture. Cette civilisation aura, je pense, une fin beaucoup plus brutale et rapide que ce qu'imaginent les gens. Le pic pétrolier²

entraînera un basculement de l'histoire et la disparition de la civilisation occidentale telle que nous la connaissons et telle qu'elle s'étend à l'échelle planétaire, mais cela ne signifie pas que l'espèce humaine va disparaître.

Les gens qui ne vivent pas dans la civilisation industrielle sont peut-être mieux armés que nous pour affronter les catastrophes écologiques. Ce ne sont pas nécessairement les pays les plus pauvres qui subiront le plus les catastrophes. On trouve dans certaines cultures des ressorts sociaux plus forts que dans nos sociétés de consommation où les gens croient que tout est donné et acquis et que l'Etat est là pour réparer les dégâts.

Cette équation que l'on fait entre progrès et croissance en Occident est donc destinée à disparaître ?

J. Gr. : Il y a effectivement des confusions entre les notions. Avant de parler de « croissance économique », les économistes en France parlaient de « progrès économique ». La théorie et l'obsession de la croissance économique est récente, elle date d'après la Deuxième Guerre mondiale. La fantastique exubérance de l'exploitation du pétrole, cette énergie « miracle », a procuré beaucoup d'illusions.

Il faut revenir à la notion d'entropie, un concept-clé, très abstrait, de la thermodynamique. C'est la part de l'énergie qui se disperse, que l'on ne peut plus transformer en travail. Les systèmes vivants sont des systèmes ouverts qui échangent perpétuellement de l'énergie et de la matière avec leur environne-

2 • Le pic pétrolier désigne le sommet de la courbe qui caractérise la production pétrolière mondiale et donc le moment où cette production commencera à décliner du fait de l'épuisement des réserves de pétrole exploitables. (n.d.l.r.)

ment. Il y a entrée de matière et d'énergie sous forme utilisable, puis transformation et rejet dans l'environnement sous forme de déchets, dégradation ou pollution. Une partie de ces déchets peut être recyclée, mais toujours au prix d'une nouvelle pollution et d'une augmentation de l'entropie.

Les systèmes vivants, y compris notre système industriel, ne violent donc pas les lois de l'entropie et notre machine économique produit inévitablement désordre et déchets. Ce n'est pas le système capitaliste qui mène le monde à la catastrophe, comme l'annonçaient les communistes, mais le système industriel lui-même, y compris soviétique. Ce n'est pas une question de régime étatique, mais de processus physique. Tout le monde cherche aujourd'hui à imiter notre système industriel, alors que la thermodynamique a montré que cela va nous conduire au désastre. Il y a quelque chose d'inéluctable dans l'analyse thermodynamique du système industriel.

Il faut absolument ralentir et prendre d'autres directions. Il faut arrêter de penser que le développement est une autoroute qui mène vers l'Eldorado, vers des villes fantastiques avec des tours incroyables, comme à Dubaï. Pour grandir, l'homme doit se faire plus petit, pour emprunter une image de Théodore Monod. C'est pour ça que ce thème de la décroissance m'habite. L'idée est de diminuer l'impact de l'homme sur la planète, son « empreinte écologique ». Cela signifie se déposséder de beaucoup de choses qui nous encombrant, avoir plus de liens que de biens.

Existe-t-il une attitude possible autre que celle d'un calvinisme écologique ?

J. Gr. : Cette idée que l'on vit très bien avec peu ne date pas de Calvin mais de la plus haute Antiquité. La plupart des

sages la développent. Le bonheur et le malheur ne sont pas objets de sciences et de techniques. De ce point de vue, nous sommes à la même enseigne que Socrate et Platon. Au lendemain de la Seconde Guerre mondiale, un certain nombre de penseurs ont compris que la civilisation industrielle avait été trop loin dans la fabrication des choses et pas assez en profondeur dans l'analyse de ce qu'était l'homme.

Sur le plan individuel, la joie de vivre est tout à fait compatible avec la frugalité volontaire. C'est une libération par rapport aux contraintes économiques de la société de consommation. On est plus léger à tous points de vue.

Dans le non-conformisme, il y a aussi le plaisir de se sentir maître de sa vie. Cela demande bien sûr un effort pour ne pas céder à la tentation, car notre société nous sollicite tout le temps de

société

Mégalomanie de l'homme, Dubaï



consommer et de faire, et elle tente de nous convaincre que notre bonheur dépend de cela.

Sur le plan collectif, je suis persuadé que la décroissance est la seule issue pour mieux affronter les prochaines catastrophes. Le choc sera moins brutal. Il s'agit au fond de refuser la sinistrose liée à la récession économique et de vouloir la décroissance au lieu de la subir.

Certains pensent la Terre comme un être vivant dont une des composantes serait l'homme. C'est l'hypothèse Gaïa. Qu'implique ce décentrement ? N'y a-t-il pas un problème relatif à l'image que

l'homme se fait de sa place dans le monde ?

J. Gr. : C'est la question fondamentale, les racines religieuses et culturelles de notre attitude face à la nature. L'hypothèse Gaïa a été développée dans le cadre de la planétologie comparative. Si la température de la Terre permet la vie, c'est du fait de la co-évolution des êtres vivants avec la planète. La vie est permise grâce à l'effet de serre. La vie est donc une force qui modifie fondamentalement la chimie de l'air, de l'océan et des sols. Non seulement le vivant transforme la Terre, mais il autorégule la stabilité du système.

Cette découverte a des résonances culturelles, philosophiques et théologiques très intéressantes. L'hypothèse Gaïa déplace la figure du sacré. Il ne se situe plus dans une transcendance, en dehors des réalités terrestres, mais en nous et autour de nous, dans la nature vivante, dans la biodiversité, dans l'extraordinaire diversité de la vie et des paysages sur la surface de la terre. Au fond, on revient à une sorte d'animisme.

La crise économique et sociale est peu de choses par rapport à la crise métaphysique qui nous attend. La philosophie écologique dit que nous nous sommes fondamentalement trompés. Nous avons mis l'homme au centre du monde, puis on l'a vu comme « la flèche de l'évolution » (Teilhard de Chardin). Aujourd'hui, on devrait adopter une vision proche de celle de Lévi-Strauss qui disait qu'un humanisme bien ordonné ne commence pas par soi-même mais place le monde avant la vie, la vie avant l'amour-propre.

Un séjour d'un ou deux milliards d'années sur Terre ne saurait servir d'excuse à une espèce quelconque pour se l'approprier et s'y conduire sans pudeur ni discrétion.

L. B. et F. H.

La catastrophe approuvée



A travers une série d'entretiens, *A vue d'esprit* tente d'identifier les ressources spirituelles, psychologiques et philosophiques disponibles pour gérer les menaces à venir. Pour échapper aussi aux tentations de l'insouciance ou du cynisme. Pour faire au mieux tout ce qui peut être fait. Pour tenter de vivre le plus heureux possible malgré...

La terre nous tombe sur la tête et Eloge de la frugalité
avec **Jacques Grinevald**,
entretien réalisé en partenariat
avec **choisir**

Catastrophes apocalyptiques et Vivre avec le danger
avec **Pierre Bühler**, professeur de théologie systématique à l'Institut d'herméneutique et de philosophie de la religion, Université de Zurich

Sortie de route
avec **Marco Martinuz**,
aumônier au CHUV, Lausanne

**Du lundi 13 au vendredi 17 avril,
de 16h30 à 17h00**

Pour tous publics

●●● **Guy-Th. Bedouelle o.p.**, Angers (F)
Recteur de l'Université catholique de l'Ouest

Divertissement, lieu d'expériences esthétiques, instrument pédagogique, le cinéma a su depuis ses origines conquérir toutes sortes de public. On peut bien constater sa tendance, toujours plus grande, à creuser l'écart entre les genres qui attirent les foules et permettent un succès commercial, et ceux qu'on appelle pudiquement « expérimentaux », pour ne pas dire hermétiques. La production récente nous en donne quelques exemples très clairs.

Divertissement populaire

Slumdog millionaire, film britannique de Danny Boyle, a été récompensé de quatre Golden Globes et de huit Oscars, couronnant un succès populaire déjà attesté. Un jeune musulman, issu des bidonvilles de Bombay et qui n'a pas beaucoup été à l'école, tente sa chance dans une célèbre émission où, en répondant à des questions, on arrive à gagner de belles sommes. C'est ce qui arrive à Jamal Malik, qui, partant de mille roupies, empochera la somme de deux millions. Le film est trépidant, amusant, terrifiant, émouvant, et offre une bonne panoplie des recettes, disons des ingrédients, pour un excellent divertissement populaire. Prenez d'abord un jeune héros, qu'on suivra depuis son enfance, forcément sympathique, ayant gardé une innocence malgré les conditions terribles de misère dans lesquelles il est né : c'est lui le « chien des bidonvilles », le *slumdog*. Il se trouvera en butte à des méchants,

soit vraiment criminels, soit odieux, comme le présentateur de télévision qui le livre à une police pas très tendre, parce qu'il le soupçonne de tricherie. Ajoutez un amour passionné pour une ravissante fille de son âge, livrée à la prostitution, qu'il veut à tout prix retrouver. Vous avez déjà là quelques indispensables éléments de suspense, semblables à ceux des bandes dessinées. Mais le quitte ou double de l'émission, habilement mis en scène, décuple la tension du spectateur. Et puis, comment cet ignorant peut-il connaître toutes ces réponses ? Sans rentrer dans le détail, on dira que, très astucieusement agencé, le scénario confie à la dure école de la vie cette étonnante science.

A partir de là, on a le choix entre deux attitudes. Celle du public, manifestement, qui accepte de jouer le jeu et se ravit des aventures invraisemblables du héros, bon, pauvre, ignorant, amoureux, face aux méchants et riches exploités ou aux gens arrivés et suffisants. En revanche, des esprits plus délicats ou plus critiques feront remarquer qu'il s'agit là d'un opium du peuple, laissant croire au possible miracle de sortir de la misère la plus extrême par la chance et la seule débrouillardise. Ces spectateurs chagrins estimeront que le reportage sur les bas-fonds de Mumbay est plutôt suspect, pour ne rien dire du rappel sommaire des massacres qu'ont pu faire les hindous contre leurs compatriotes musulmans. Le divertissement s'appuierait-il sur une manipulation ?

*Slumdog
millionaire,*
de Danny Boyle

Art raffiné

Prenons maintenant l'extrême opposé d'un film singulier, dont l'austérité est telle que certains spectateurs quittent la salle, *Le chant des oiseaux*, d'Albert Serra, qui avait déjà proposé une transposition étrange du *Don Quichotte* dans *Honor de Cavalleria*. Cette fois, le cinéaste catalan entreprend de nous dire quelque chose du voyage vers Bethléem des trois Rois mages, que l'évangéliste Matthieu raconte en son chapitre 2.

Dans ce film d'une heure et demie, nous ne verrons pratiquement que trois gros messieurs moustachus, habillés de longues robes blanches et de lourds manteaux, une couronne incongrue sur la tête, errer dans des paysages pour la plupart désertiques. Ils tiennent en catalan des propos insolites. Nous participons à la terrible épreuve du voyage par la lenteur de leurs évolutions, nous réconfortant avec eux d'un signe lumineux dans le ciel. Nous les voyons, épuisés, se disputer une couche trop étroite.

Le chant des oiseaux,
d'Albert Serra

« *Le chant des oiseaux* »



La lassante errance des trois personnages est entrecoupée de scènes où on voit Joseph et Marie dans une maison à demi-détruite. La Vierge joue avec un agneau, tandis qu'on entend des cris d'enfant dans la cabane. Les parents de Jésus, pratiquement immobiles, s'entretiennent dans une langue qui semble être de l'hébreu.

Lorsque, enfin, la rencontre se fait et que les mages se prosternent devant l'enfant, éclate une musique, celle de la version instrumentale que Pau (Pablo) Casals a faite d'une chanson populaire, *Le chant des oiseaux*, qui exprime la joie de la nature quand naît le Sauveur du monde.

Devant ce film déconcertant, là aussi, deux attitudes sont possibles. La première, assez naturelle, se rebute de la monotonie des plans, de la longueur presque provocatrice de chaque scène, du silence. La seconde accepte de se laisser envoûter par ces déambulations, qui nous font, en quelque sorte, participer physiquement à l'effort du voyage et nous laissent découragés comme les mages le sont parfois. Le spectateur est dérouté, interdit, pour prendre des mots dont le double sens dit quelque chose du sens de l'épisode évangélique. Dans la rencontre sublime de simplicité, il est frappé par la beauté sonore et la noblesse des gestes, après l'aridité de ce qu'il a enduré.

Ainsi, à ses publics, le cinéma propose-t-il divers registres. Il sait les divertir, mais il prétend parfois exiger d'eux de se rendre disponible à l'étrange, et même au mystère. Selon qu'il se présente comme divertissement populaire ou comme art raffiné, on ne jugera pas ses productions de la même façon, mais on peut aussi s'enchanter de l'une et de l'autre manière.

G.-Th. B.

Révéler en cachant

Le sens de l'œuvre de Christo et Jeanne-Claude

●●● **Geneviève Nevejan**, Paris
Historienne de l'Art

Il est rare que l'on puisse suivre la genèse d'une œuvre. Les sources, souvent sous forme de croquis, qui contiennent l'idée en gestation ont l'évanescence de la fragilité. Quant au support numérique ou informatique, il permet de perpétuelles modifications qui peuvent englober toutes les étapes d'une œuvre en gestation.

Malgré la modernité de leurs recherches, Christo et Jeanne-Claude, sa compagne dans la vie et dans l'œuvre, demeurent attachés au dessin et à la photographie, seuls témoignages d'une sorte de *work in progress* de leur projet. C'est à la gestation d'*Over the River*, dont la réalisation est prévue en 2012, que la Fondation de l'Hermitage nous convie en présentant les travaux préparatoires égrenés par le couple durant près de quinze ans. Les premiers dessins d'*Over the River* de 1992 retracent l'origine de leur projet.

En 1985, l'empaquetage du Pont Neuf à Paris confronte Christo et Jeanne-Claude au motif du fleuve comme composante (en l'occurrence centrale) du paysage et par conséquent de l'œuvre elle-même. C'est en regardant la Seine qu'ils imaginent suspendre au-dessus d'une rivière des panneaux suffisamment transparents pour permettre au soleil de se refléter dans l'eau.

Pendant deux ans, de 1992 à 1994, Christo et Jeanne-Claude parcourent 22530 kilomètres dans les Montagnes-Rocheuses. Ils y explorent 89 rivières, à travers 7 Etats américains, pour choisir finalement la rivière Arkansas, et plus particulièrement une section discontinuée de 64 kilomètres : un flot de toile sera suspendu au-dessus de la rivière ; dans le respect du site, seuls les arbres, les points et les roches interrompent le cours.

Une jeunesse militante

Christo a très tôt été confronté à la problématique du paysage. Etudiant à l'Ecole des beaux-arts de Sofia, les autorités en place le chargent d'aménager les abords du train Orient-Express afin d'offrir aux voyageurs occidentaux une image édulcorée de la Bulgarie. Cette transformation du paysage anticipa d'une certaine manière ses interventions sur le paysage. Refusant l'idéologie qui avait valu à son père d'être emprisonné pour sabotage, ainsi que le réalisme socialiste, seule esthétique tolérée par le régime en place, Christo s'engage esthétiquement. Défiant le système, il peint volontiers des paysans se reposant. Ses déboires, une conception réductrice

expositions

*Christo et
Jeanne-Claude.
Over the River, a Work
in Progress, jusqu'au
24 mai 2009 à
la Fondation de
l'Hermitage*

de l'art et l'absence de liberté créatrice achèvent de le convaincre de quitter la Bulgarie.

A Paris, l'artiste ne renonce pas pour autant à son militantisme, comme le 27 juin 1962, lorsqu'il barre la rue Visconti avec 240 barils de pétrole. Christo répond ainsi au « mur de la honte » élevé à Berlin un an plus tôt. « C'est, écrit alors Pierre Restany, auteur du manifeste des Nouveaux Réalistes, un monument, pas une barricade improvisée dans l'exaltation de l'émeute ; du travail sérieux, pas du bidon. » L'artiste investit la rue en s'inscrivant déjà dans une temporalité éphémère.

L'année 1958 marque la rencontre de Christo et Jeanne-Claude, qui scelle le début d'une collaboration qui ne cessera

Tests grandeur
nature effectués le
14 juin 1999



plus. Dorénavant, les actions et réalisations de Christo n'auront plus d'existence sans Jeanne-Claude, l'organisatrice de ses projets. « Les réalisations destinées à l'extérieur sont signées par Christo et Jeanne-Claude, les dessins par Christo. »

A l'échelle du paysage

L'installation du couple aux Etats-Unis définit une autre étape de leur création en inaugurant leur appropriation non plus simplement du paysage urbain, mais de la nature elle-même. En 1970, *Valley Curtain* traverse la vallée californienne de quelque 13000 mètres carrés de nylon orange. On est confondu par l'ampleur titanique de la mise en œuvre en regard de la brièveté du projet. *Valley Curtain* a nécessité 800 tonnes de fondations en béton, 35 ouvriers, 64 intérimaires, des centaines de collégiens et étudiants en art, ainsi que 28 mois de préparation, pour un résultat d'autant plus éphémère que la toile ne résistera pas longtemps à la violence des vents. Tel est le paradoxe des œuvres de Christo : une mise en œuvre gigantesque, pour une réalisation quasiment sans lendemain.

L'obtention des autorisations destinées à l'emballage du Pont Neuf avait nécessité dix ans d'un combat acharné. Auparavant, *Surrounded Islands* (1980-1983) avait mobilisé une équipe d'avocats, d'ingénieurs de la marine, un spécialiste de la biologie marine, un ornithologue et un expert en mammifères, afin d'encercler sans dommage les onze îles de la baie de Biscayne à Miami, de près de 60 hectares de tissus. Ce projet a été sans conteste l'un des plus spectaculaires réalisés par les Christo. Quant à *Over the River*, il ne sera visible que durant deux semaines en 2012.

Aucun artiste par le passé n'a probablement investi autant de temps et d'énergie à des fins aussi provisoires. « L'urgence d'être vu est d'autant plus grande que demain tout aura disparu. » Christo et Jeanne-Claude se sont toujours inscrits contre le vœu d'éternité de tout individu et à plus forte raison de tout artiste. Leur investissement considérable pourrait à lui seul constituer une performance. L'autre paradoxe résulte de l'absence de valeur commerciale de leurs réalisations en quelque sorte immatérielles. Nul ne peut acheter, posséder ou commercialiser leurs formidables et altérables monuments, exception faite cependant des « dessins-projets » et photographies dont la vente est destinée au financement de leur projet.

Le sens d'une démarche

A l'encontre d'une société contemporaine qui n'évalue le temps et l'énergie qu'à l'aune de sa rentabilité, on peut s'interroger sur le sens de la démarche des Christo. « Notre travail, allègent les artistes, parle de la liberté. » Liberté de voir une œuvre conçue en dehors de toute institution muséale et sans aucune forme de droit d'entrée. Leurs créations sont d'autant plus démocratiques qu'elles n'exigent aucune culture. La beauté de la métamorphose du paysage par les artistes est accessible à tous, sans qu'aucune clef de compréhension ne soit nécessaire. L'emballage du Reichstag avait d'ailleurs remporté un succès populaire en attirant près de 5 millions de personnes.

L'œuvre de Christo et Jeanne-Claude n'en est pas pour autant une simple invitation à la beauté contemplative. Le choix des sites est souvent l'indicateur d'un propos sous-jacent. *Running Fence* ou *La Barrière en fuite* (1972-6), dres-

sée en Californie, s'est longtemps prêtée à des comparaisons avec la grande muraille de Chine, d'autant que le hasard du calendrier avait fait coïncider la date de son inauguration avec la mort de Mao Tsé-toung, survenue le 9 septembre 1976. Ce mur de toile de plus de 5 mètres, qui traversait la Californie pour rejoindre la mer, formait une sorte de barrière artificielle reliant terre et mer, comme une métaphore de l'arbitraire des frontières politiques et géopolitiques.

D'un point de vue historique, le Reichstag, que les artistes avaient emballé en juin 1995, est un autre lieu éminemment symbolique. Le politicien social-démocrate Philipp Scheidemann y annonça en 1918 la fin de la monarchie des Hohenzollern et la naissance de la République. Lorsqu'il fut incendié dans la nuit du 27 février 1933, les nazis en attribuèrent la responsabilité aux communistes afin d'avoir un prétexte à leur chasse aux sorcières. Enfin, au moment de la prise de Berlin en 1945, l'Armée soviétique choisit le Reichstag pour y hisser le drapeau rouge.

Dans un contexte de préoccupations écologiques, les Christo nous renvoient aux menaces qui pèsent sur la planète. A cet égard, les artistes ont toujours agi dans le respect de la faune et de la flore. Quant aux matériaux, ils sont, comme pour *Over the River*, conçus pour être recyclés. Les nombreuses photographies qui figent le souvenir de leurs emballages mettent magnifiquement en scène l'osmose entre paysage et création artistique. Si leur art est un hymne à la liberté, il est aussi un hymne à la beauté. Là se situe peut-être son ultime paradoxe, sa capacité de révéler en cachant.

G. N.

Requiem pour une reine morte

●●● **Gérard Joulé**, *Epalinges*

Etienne Barilier,
*Ils liront dans mon
âme. Les écrivains
face à Dreyfus*, Zoé,
Carouge 2008, 238 p.

Au XVI^e siècle, l'Humanité sortait de la chrétienté comme une poule de son poulailler, pour entrer dans ce que plus tard les historiens ont appelé l'Histoire avec une majuscule. Trois siècles après, l'Humanité, ayant bouclé la boucle, est sortie à son tour de l'Histoire, non pour retourner dans la chrétienté défunte, mais pour inaugurer la société permissive de production et de consommation, avec l'homme seul à son bord. Sous quelle forme reviendra le reflux ? Sommes-nous à la fin des temps prédits par l'Evangile ? Pendant ces quatre cents ans, la littérature a accompagné l'Histoire et dansé son petit ballet. Qu'est-ce que la littérature, qu'est-ce qu'un écrivain et un écrivain engagé ?¹

Quand l'attrait de la vie éternelle s'affaiblit chez les hommes, ceux-ci cherchent à entrer dans l'Histoire, et un certain nombre d'entre eux deviennent écrivains. Certains même pensent entrer dans l'Histoire tout en la faisant, selon le vieil adage sartrien : faire et en faisant se faire. Ce qui serait une assez claire définition de l'écrivain engagé selon une philosophie de gauche. Car l'Histoire est désormais quelque chose qui se fabrique, un édifice auquel chaque génération apporte sa contribution. Fabrication au demeurant plus collective qu'individuelle.

Mais qu'advient-il quand il n'y a plus d'Histoire ? Car faire l'Histoire, c'est dans le but de l'avoir un jour terminée. Il y a bien un jour où le livre et où la maison

sont achevés. Donc, s'il n'y a plus d'Histoire, dans quel abri les hommes se logeront-ils ?

Ecrire n'est pas prêcher

Rabelais, Montaigne, Shakespeare n'étaient ni des idéologues ni des intellectuels. Ils ne cherchaient pas à refaire le monde, l'homme, la vie, la société. Ils n'attendaient rien de l'avenir, de l'Histoire. Ils les savaient des créations de Dieu, entachées par le péché originel, un point c'est tout. Demain ne serait pas meilleur qu'aujourd'hui ou qu'hier. L'idée de progrès n'était pas entrée dans leur cervelle comme un ver pour la leur pourrir. Il y avait le royaume de Dieu et celui du Diable. La couronne terrestre et la couronne céleste. Le péché, la grâce, le salut, le ciel et l'enfer. C'est sur ces données-là qu'ils fonctionnaient, c'est sur ce solfège qu'ils composaient leurs cantiques, poussaient leurs hymnes de joie et leurs cris de détresse. Il ne leur venait pas à l'idée qu'avec des livres on pût améliorer les hommes. Ils laissaient cette tâche aux prédicateurs.

1 • Vastes questions auxquelles la publication d'un colloque sur l'engagement littéraire nous fait une sainte obligation de répondre : **Collectif**, *Formes de l'engagement littéraire XV^e-XXI^e siècles*, Antipodes, Lausanne 2006, 282 p.

Racine savait bien qu'en écrivant des tragédies on ne purge pas les hommes de leurs passions, c'est pourquoi il arrêta d'en écrire le jour où il fut suffisamment pénétré de cette idée. Et Molière savait également qu'on ne corrige pas les hommes de leurs travers avec des comédies. S'il continua toutefois d'en écrire jusqu'à sa mort, c'est parce qu'il avait une troupe de comédiens à nourrir.

Le trône était alors indissociable de l'autel, comme le temporel du spirituel. La démocratie moderne, issue de la Révolution française, a tout dissocié, au point que le religieux et le sacré se sont trouvés réduits à la portion congrue de la dévotion individuelle. Dieu a été banni de la cité des hommes.

L'engagement littéraire, politique ou philosophique, est avant tout le fait de ces intellectuels qui ont travaillé à cette émancipation du céleste et du sacré. D'ailleurs c'est très improprement qu'on parle d'écrivains sous l'Ancien Régime ou même de littérature. Toute cette histoire commence avec Voltaire. On aurait fait rire Pascal, La Rochefoucauld ou Saint-Simon si on leur avait dit qu'ils étaient des écrivains et qu'ils étaient en plus des guides spirituels. Faire des livres n'était pas la partie importante de leur vie. Ils laissaient aux prêtres le soin de guider et d'éclairer les âmes et les consciences. Ils n'écrivaient ni pour la gloire ni pour l'argent, et encore moins pour le salut de leur âme. De même que Poussin et Rembrandt vous auraient ri au nez si vous leur aviez dit qu'ils étaient des artistes.

L'écrivain et le pouvoir

Aujourd'hui, on a tendance à penser qu'un écrivain est presque par définition un homme d'opposition au pouvoir. Mais Voltaire combattant le christianisme est-

il plus engagé que lorsqu'il donne des leçons de philosophie politique au roi de Prusse ? Plus engagé que Pascal lorsque celui-ci ferraille avec les molinistes et les libertins ? Et il y a de notables exceptions. Racine est un sujet soumis, Virgile est l'ami d'Auguste, Joinville celui de saint Louis et de Maistre rompt des lances en faveur de la monarchie défunte. Car l'écrivain peut aussi défier la société sans attaquer directement le pouvoir, comme le fit Oscar Wilde par ses mœurs scandaleuses.

Wilde fut-il pour autant un écrivain engagé ? Oui, par une sorte de dandysme à rebours. Wilde vivait dans un temps où on ne lapidait plus les prophètes et où l'on ne brûlait plus les sorcières. On se contentait de les enfermer pour les soigner. La société avait changé de camp ; de répressive, elle était devenue permissive.

L'art y a-t-il gagné ? Ce n'est pas certain. Car contre quoi se révolter dans une société qui tolère tout ? Sinon contre la tolérance elle-même. Jadis les artistes (notion qui voit le jour au début du XIX^e siècle) se détachaient en lettres écarlates et en caractères lucifériens sur la grisaille et la monotonie de société travailleuse. Ils pouvaient jouer les originaux, les excentriques, les parias, les exilés, les apatrides. Aujourd'hui, ces grandes vacances sont terminées. C'est la société elle-même qui joue la folle.

D'autres, au contraire, ont pensé que la tâche de l'écrivain était de rester dans sa tour comme le veilleur dans son phare, de ne pas s'acoquiner avec le pouvoir, soit pour le combattre soit pour le défendre, et que sortir de sa tour, ne fût-ce que pour aller prendre un bain de foule ou se réchauffer au contact de la laine du troupeau humain, c'était désertter. Trahison de l'écrivain, disait Julien Benda dans un livre qui fit pas mal de bruit en son temps, vis-à-vis de lui-même,

de sa conscience, qui aliène sa liberté à un parti, un Etat, une Eglise, fût-elle universelle, voire à l'Humanité tout entière. De l'autre côté, qu'est-ce qu'un soldat sans drapeau ? Un berger sans troupeau ou un troupeau sans pasteur ? Qu'il le veuille ou non, Benda se range parmi les partisans de l'art pour l'art. Or, comme disait Sartre (le type même de l'écrivain engagé), qui n'attaque pas le pouvoir, le soutient implicitement.

Georges Bataille, identifiant la littérature au mal, retrouve par un autre chemin la position de l'écrivain qui se croise les bras devant les malheurs du monde. Pour Bataille, la littérature est l'expression sauvage, innocente et enfantine du Mal et n'a donc rien à voir avec toute espèce d'engagement politique ou social, qu'il vienne de droite ou de gauche, de Dieu ou des hommes, car tout engagement vise à une réforme de la société, une sorte de Bien, fruit du travail et de l'effort. La littérature, forêt du Mal pour Bataille, s'oppose à la politique, cité du Bien, comme la sauvagerie s'oppose à la civilisation ou la forêt vierge à un jardin à la française.

C'est ainsi que Sartre reproche à Flaubert de rester dans sa tour et d'écrire des livres qui sont lus par des fils de bourgeois au lieu de soutenir les communards : c'est un bourgeois, un rentier, il peut bien s'occuper d'art, mais le peuple, lui, a besoin de pain. Tolstoï céda à cette tentation de se rapprocher du peuple, tentation qui vient à beaucoup de fils de bourgeois. Il pensait que l'Evangile lui en faisait un devoir. Or l'Evangile se moque tout autant de la littérature que de l'édification du socialisme. Dostoïevski, au contraire, identifiait le christianisme au peuple, à la Russie et au tsar.

En fait, il y a souvent deux hommes chez beaucoup d'écrivains, un patriote qui s'émeut pour son pays ou un philosophe qui cherche à bâtir la cité du Bien d'où le Mal et le malheur seraient bannis, et un artiste qui se nourrit de ces mêmes malheurs et qui les chante.

Engager sa vie

Après l'art pour l'art, la littérature engagée ! Le premier écrivain qui, par un jour de grand soleil, descendit de son appartement des beaux quartiers pour aller dans la rue taper sur l'épaule du premier ouvrier venu et lui souffler dans le creux de l'oreille : « Tu es mon frère, ton combat est le mien », était désormais adoué *écrivain engagé*. Il le serait sans doute devenu pour de bon s'il avait vendu son appartement, comme nous le prescrit l'Evangile, pour en donner la somme au pauvre ouvrier. Mais rares sont ceux qui prennent l'Evangile à la lettre et qui vont aussi loin sur le chemin de l'engagement...

Il n'y a de vraie littérature engagée que lorsqu'on risque sa liberté ou sa vie pour ses idées. Ainsi Soljenitsyne fut-il l'un des derniers vrais écrivains engagés du XX^e siècle, car il avait en face de lui un pouvoir qui ne badinait pas et qui rendait sérieux chacun des mots qu'il écrivait. Je ne sais pas que Jean-Paul Sartre ait jamais été en prison. C'était sans doute son regret. On s'en aperçoit en lisant l'étude qu'il a consacrée à Jean Genêt.

Et où rangerions-nous toute la littérature polémique et pamphlétaire, qu'elle vienne de droite ou de gauche ? De Barbey d'Aurevilly ou de Rochefort, de Bloy ou de Zola, de Darien ou de Léon Daudet ? De Hugo ou de Veuillot ? De Bernanos ou de Breton ? De Drumont, de Vallès, de Céline, de Berl ou d'Aragon ?

Littérature engagée, donc à gauche, puisque la gauche a l'ambition de changer l'homme, le monde et la vie, d'achever l'Histoire et d'édifier sur terre la cité socialiste et le royaume de l'Homme et du Bien, tandis que la droite attend benoîtement la fin du monde et l'avènement du royaume des cieux.

La révolution capitaliste

Mais un beau jour, la gauche s'aperçut que la révolution, sa révolution, ne viendrait jamais, que c'était le capitalisme qui l'avait réalisée pour tous et qu'il avait, ce faisant, fait de la terre une vaste arène de jeux du cirque à l'échelle mondiale. Quant à changer l'homme, les scientifiques s'y emploieraient assez.

Les hommes n'avaient plus d'âme. Ils s'en étaient débarrassés. Ils avaient été la noyer un soir d'automne au fond d'un étang comme on noie un petit chat. Que faire d'une âme ? A quoi ça sert ? C'est encombrant, on peut la perdre, le diable peut vous la voler. Ils n'étaient plus qu'un corps, objet de tous leurs soins et de toutes les attentions des spécialistes. Descartes avait, sans l'avoir vraiment voulu, triomphé de Pascal. Amère triomphe, d'ailleurs prévu par Pascal qui savait que les consolations ne viennent pas d'ici-bas, et qu'ici-bas non plus ne suffit pas aux grandes âmes et ne peut même pas les contenir.

Ainsi, dans un monde sans dieux, dans un monde prométhéen et faustien, l'homme devint enfin maître de son destin. Le docteur Faust avait désormais en mains les destinées du monde, et pour cela n'avait même plus besoin de l'aide de Méphisto, à qui il avait en outre vendu son âme depuis belle lurette.

C'est ainsi que l'engagement littéraire et politique se réduisit comme une peau de chagrin. On vit même des écrivains

militer en désespoir de cause dans des partis écologiques. Mais le ciel métaphysique sous lequel Hamlet avait bataillé était bien mort.

D'ailleurs les écrivains avaient beaucoup perdu de leur prestige. Ils n'étaient plus ces maîtres à penser incontestés, ces directeurs de conscience qu'avaient été Sartre et Camus. Et certains se mirent à regretter le monde héroïque de Shakespeare. Les cris, les soupirs, les gémissements de Job, d'Isaïe, de Jérémie, les lamentations des prophètes recommencèrent de bourdonner à nos oreilles. L'homme n'allait décidément pas finir dans cette cage à poules qui s'appelle l'univers. Il trouverait bien une porte de sortie. Et les siècles de grandeur et de malheur lui parurent infiniment plus beaux que celui dans lequel il étouffait à petit feu. Puis, se rappelant qu'il était fils de roi, un pâle sourire vint éclairer sa figure.

Assigner à la littérature une tâche, et particulièrement une tâche sociale et politique, c'est vouloir faire une servante de cette reine, une femme rangée de cette folle et de cette pécheresse, et la juger selon les critères du pragmatisme et de l'utilitarisme.

Or si la littérature n'a pas pour but de corriger les vices, elle n'a pas davantage pour tâche de réformer les abus sociaux ou politiques. Qu'elle se contente d'endormir ou d'exalter la douleur d'exister, en nous peignant les malheurs d'un Job ou d'un Lear frappé par le destin ou par les dieux.

G. J.

Dialoguer en chrétiens

**Robert Pousseur,
Jean de
Montalembert,
Jacques Teissier,**

Les cultures contemporaines, demeures de Dieu,
Desclée de Brouwer,
Paris 2008, 190 p.

Ce livre, fruit d'une heureuse collaboration, est hautement recommandé à la lecture par l'archevêque de Strasbourg car, souligne ce dernier, il est porté par des interrogations sur le devenir du monde présent et met en œuvre des réflexions qui ne pourront qu'aider le lecteur à voir plus clair dans les aspirations, les perplexités et les déceptions qui sont les siennes, en ce qui concerne les rapports entre chrétiens et culture contemporaine.

L'homme, qui a passé au cours de son évolution de l'état de chasseur-cueilleur à la vie de producteur industriel, du refuge dans des grottes aux mégapoles d'aujourd'hui, a dû sans cesse s'adapter. Il a toujours inventé : du calcul avec ses doigts jusqu'aux machines capables de faire plusieurs milliards d'opérations par seconde, des premiers mots balbutiés à l'échange instantané sur Internet.

Dans cette longue histoire de l'humanité, un être nommé Jésus a pris et continue de prendre une place exceptionnelle. Sa marque est indélébile et pourtant il n'a pas laissé de consignes précises pour vivre en disciple dans l'Empire romain du moment, ni pour fonder une religion. Comme si ce « Jésus avait laissé une trace qui donne envie de créer sans crainte ».

C'est forts de cette audace que les auteurs ont cherché comment les premiers chrétiens ont fait leurs premiers pas

dans un monde façonné par la culture grecque et quelles traces ils y ont laissées. Ils se sont aussi posé la question : « Aujourd'hui, alors que les cultures se laïcisent et qu'elles s'habillent de mille couleurs, quelle aventure l'humanité est-elle appelée à vivre ? »

Quatre chapitres pour tenter de donner une réponse. Le premier s'articule autour des mutations culturelles, riches de questions et de vie à venir. Le deuxième se focalise sur la participation de Jésus au changement du monde. Le troisième cerne les chrétiens dans les cités et le quatrième débouche sur ces mêmes chrétiens dans la culture contemporaine. Les auteurs se sont laissés guider dans leur approche de la culture contemporaine par une réflexion de Mgr Wojtyła, futur pape Jean Paul II, qui s'étonnait, lors d'une commission de l'Eglise catholique avec le monde moderne, qu'on n'ait pas tenu compte de certaines réponses déjà proposées par les hommes. Ainsi, par exemple, les tensions autour de la crise écologique et la question d'un certain Frère Lang : « Est-il possible d'imaginer que l'homme puisse accélérer la "fin" de ce monde par la destruction de sa planète et de son environnement, alors que cette fin est supposée être l'œuvre de Dieu ? »

Autre tension : celle des regards nouveaux sur le corps humain. Alors qu'aux XIII^e et XIV^e siècles, relèvent-ils, le bâtiment qui polarise les énergies intellec-

tuelles et ouvre les bourses, c'est la cathédrale, qu'aux XVII^e et XVIII^e ce sont les palais des rois et au XIX^e les grands complexes industriels, dans la seconde partie du XX^e, c'est l'hôpital. Le corps humain est regardé avec d'autres yeux. Il change de sens, il appartient à chacun. Tout en revendiquant la liberté d'en disposer comme on l'entend, on se rend prisonnier de certains critères de beauté ou d'invulnérabilité. Critères cultivés par une société de consommation. Les nouvelles découvertes de la biologie posent de nouvelles questions, qui ne peuvent se résoudre en suivant les modes. Et croissent alors inquiétudes, désarrois et crispations. Les artistes, souvent prophétiques, souvent habités par la violence du monde, essaient de ne pas s'y enliser, tout en tentant de pénétrer les secrets de cette violence, jusqu'à en révéler parfois la poésie. Car, s'il y a recherche de sens, importance donnée aux émotions, désir de ne pas être paralysé par des dogmes, il y a aussi une soif spirituelle et un besoin de s'appuyer sur des références solides. Et si les communautés chrétiennes apparaissent figées dans des formulations anciennes, théologiens et historiens mettent en évidence une recherche de réponses aux questions d'une époque.

Sur les traces de Jésus

C'est là qu'intervient la participation inédite de Jésus au changement du monde. Selon Luc, Jésus se situe dans l'ère nouvelle de miséricorde et de justice, sur les traces du prophète Isaïe, grande figure d'Israël, qui récapitule tous les autres prophètes et qui, en fait, ne serait pas unique mais regrouperait des écrits rédigés entre les III^e et IV^e siècles avant J.-C. Jésus, qui est juste, est ajusté à Dieu (selon la Bible, être juste

c'est vivre en harmonie avec Dieu, soi-même, les autres et la nature). Le décodage que les auteurs font des paraboles de Jésus est un bijou réjouissant et dynamique.

Sur les pas de ce Jésus, avec les premiers chrétiens, ils nous invitent à respecter les cultures tout en les ouvrant à une nouvelle dimension. Bien sûr, il n'est pas simple de se comprendre et de se respecter entre personnes et groupes de cultures différentes, d'où des disputes fréquentes, des débats houleux, des rapports de forces sans merci, assez indignes de disciples du Christ. Un long cheminement... qui n'est pas terminé et qui est encore et souvent entaché de scandales douloureux.

Des voix s'élèvent aujourd'hui (ce livre en est la preuve), des chercheurs, des experts, des observateurs s'expriment sur l'avenir de l'Eglise en évoquant de nouvelles perspectives pour une résurrection, un nouveau dynamisme. Ces voix sont très nombreuses.

Des chantiers sont à ouvrir, dont l'un toucherait les cultures et leurs relations avec l'universel, un autre aurait trait à l'écologie, un autre à la question des finalités de la vie humaine, un autre à l'évangélisation des jeunes et jeunes adultes, un autre encore à une ouverture vers la création artistique contemporaine. Beaucoup de pain sur la planche mais, dans l'attachement à Jésus, dans l'audace et la liberté, rien n'est impossible.

Marie-Luce Dayer

Une question d'audace

Benoît XVI,
Chercher Dieu.
Discours au monde
de la culture,
Parole et Silence, Paris
2008, 144 p.

Le 12 septembre 2008, le pape a adressé, dans le cadre de son voyage en France, un discours au monde de la culture. La forme du texte est une leçon théologique, genre pour lequel Benoît XVI, enseignant dans l'âme, a déjà montré sa prédilection. Thème du cours : les origines de la théologie occidentale et les racines de la culture européenne que sont l'écoute de la Parole et le travail manuel.

Dieu ayant parlé dans les Écritures, la quête de Dieu s'apparente d'abord à une écoute (laquelle se transforme aussitôt en parole) qui permet à la quête chrétienne de Dieu de ne pas se réduire à une recherche hasardeuse dans l'obscurité. Le pape insiste sur ce caractère novateur et inédit du christianisme : désormais une voie est tracée vers Dieu. Et celui qui a ouvert la voie n'est autre que la Voie elle-même, le Christ. Le Dieu de la théologie chrétienne n'est pas le grand Inconnu. Une brèche s'est formée dans le mur auquel doivent faire face l'intelligence et l'amour épris d'absolu. La quête chrétienne de Dieu reste une quête, avec sa part de tâtonnement, mais c'est une quête balisée et aimantée par le terme auquel elle aspire.

Ensuite, le désir de Dieu, qui comprend l'amour des lettres, comprend aussi dans la tradition monastique l'amour du travail manuel. Il permet au chercheur de Dieu de se rendre semblable à Celui qu'il recherche, ce qui constitue un autre aspect novateur de la religion chrétienne (dans la continuité de la religion juive).

Le pape rappelle, en effet, que les Grecs, à la différence des chrétiens, ne connaissaient pas de divinité suprême qui acceptât de « se salir les mains » pour créer la matière (Platon confiait ainsi au démiurge, divinité subordonnée, la création du monde). Le Christ a fait le ciel et la terre de ses propres mains ! Folie pour les Grecs, mais sagesse pour les chrétiens, qui confère au travail manuel une dignité et une saveur divines.

L'amour des lettres et le travail manuel, sur lesquels a reposé la vie monastique en Occident, apparaissent comme les deux piliers de notre culture. Les moines n'ont d'ailleurs jamais cherché à la conserver ni à la transformer pour elle-même, mus tout entiers qu'ils étaient par la recherche de la Vie qui demeure. Notre intelligence et notre amour se nourrissent des réalités qui nous entourent. La leçon de Paris repose, en ce début de siècle, la question de la portée de nos plus hautes facultés. Notre intelligence et notre amour sont-ils faits exclusivement pour le monde visible, dont se nourrit la vie quotidienne (comme la vie scientifique), ou sont-ils appelés, en se dépassant, à s'introduire dans le monde invisible ?

Peut-être est-ce finalement une question d'audace, de cette audace dont nous manquons bien souvent lorsqu'il s'agit de comprendre et d'aimer. Le christianisme est là pour nous le rappeler... encore et toujours.

Jean-Nicolas Revaz

■ Témoignages

Gabriel Ringlet***Ceci est ton corps****Journal d'un dénuement*

Albin Michel, Paris 2008, 234 p.

Une caresse sur la peau de nos souffrances. Une flaque de lumière sur un paysage intérieur dévasté, un souffle en équilibre sur un fil... Seul un poème pourrait dire la profondeur, la délicatesse, la communion à fleur d'amitié, de connivence, de tendresse, de miséricorde, de dénuement (« souffrance de rester au bord de la souffrance de l'autre ») de ces neufs mois d'accompagnement de Gabriel Ringlet auprès d'une amie très proche, « traversée par un cancer ». Longue méditation, au souffle de la Parole (premier et deuxième Testaments réunis), entre ombre et lumière, entre infirme et immense. Elle nous touche aux entrailles, nous remue et crée ce vide qui accueille « la peine et la joie, la violence et la douceur, la chair et le sang ». Dans « Ceci est mon corps » et « Ceci est ton corps », le partage eucharistique dépasse les frontières « parce que ton corps est plus que ton corps et le sien plus que le sien ».

Témoignage bouleversant, rayon laser qui trace un chemin de plénitude et de souffrance réunies.

Marie-Thérèse Bouchardy

Davis Rieff***Mort d'une inconsolée****Les derniers jours de Susan Sontag*

Climats, Paris 2008, 190 p.

La mort d'une mère, cela arrive tous les jours. Cependant, journaliste et reporter pour le *New York Times Magazine*, l'auteur de ces pages montre ce que signifie mourir pour celui - ou celle - qui refuse toute consolation religieuse, tout verbiage spirituel, toute aide émotionnelle.

La mère de Davis Rieff n'était pas croyante. Dans sa lutte contre deux cancers, ce qu'elle voulait avant tout, c'était vivre. Son combat passait essentiellement par le choix des bonnes informations scientifiques, des bons médecins, du meilleur suivi. Un tel recours à la connaissance était pour elle un soutien constant, un appui indispensable à sa survie. Qui dit information, dit contrôle. L'un de

ses médecins lui avait dit : « Je ne crois pas que votre cas soit désespéré. » Elle l'a pris au mot, même si sa force de volonté masquait en réalité la profondeur de sa désespérance.

A ceux et celles qui accompagnent des malades, ce livre communiquera une grande modestie et il renouvellera le respect qui s'impose devant des destins qui nous échappent.

Louis Christiaens

■ Autobiographies/biographies

Géréon Goldmann***Un Franciscain chez les S.S.****Le témoignage véridique*

Emmanuel, Paris 2008, 320 p.

Voilà un parcours hors normes, marqué par plusieurs aspects : une intelligence et une mémoire étonnantes, une santé à toute épreuve, une audace face à des situations extrêmes, une foi et une confiance en Dieu enracinées, le souci des autres, la modestie et la simplicité dans les actes de bravoure, l'action tangible de l'Invisible et la puissance de la prière de religieuses.

Karl Goldmann, né en 1916, entre à 20 ans chez les franciscains, à Fulda, et devient Frère Géréon. Dès août 1939, enrôlé dans l'armée allemande, il connaîtra avec ses camarades séminaristes quantité de péripéties dans le cadre des S.S. Muté dans la Wehrmacht, infirmier, il interviendra en Russie, en France et en Italie où il sera prisonnier des Américains. Conduit en Algérie, où il est ordonné prêtre, puis au Maroc dans des camps de prisonniers allemands, il vivra des situations cocasses et angoissantes.

A la libération, il est interné au séminaire des barbelés à Chartres, où il retrouve son ami, l'abbé Franz Stock. Après un séjour dans son couvent, il obtient en 1954 - son rêve d'enfant - l'autorisation de partir au Japon où il réalisera divers projets apostoliques. Il est décédé en 2003.

Écrit avec finesse, ce récit suscite étonnement et admiration. Plusieurs signes évidents manifestent la présence de Dieu dans des situations exceptionnelles... à découvrir. La dernière ligne de son témoignage révèle l'esprit de ce religieux soldat : « La prière et la sainte eucharistie, voilà le pont qui nous relie à Lui. »

Willy Vogelsanger

Pierre Lunel
Ingrid Bétancourt

Le courage et la foi
L'Archipel, Paris 2008, 288 p.

On croyait tout savoir sur elle avec la déferlante médiatique qui a suivi sa libération en juillet 2008. Et pourtant... ce livre écrit par un agrégé de droit, directeur de la fiction sur France 3 et auteur de biographies à succès, dont celles de l'abbé Pierre et de Sœur Emmanuelle, nous apporte moult détails sur la détention d'Ingrid par les FARC, sur ses tentatives d'évasion, sur les amis qu'elle s'est faits dans la jungle, sur sa foi et sur sa vie avant la prise d'otage.

Née, comme on dit, avec une cuillère en or entre les lèvres, elle a connu une enfance et une jeunesse dorées. Brillante, elle fait ses études en France, où elle séjourne à plusieurs reprises selon les postes occupés par son diplomate de père. Elle s'y marie, a deux enfants, se lasse de sa vie d'épouse de diplomate et retourne en Colombie où elle rejoint sa mère qui brigue un poste de sénatrice. Elle s'y remarie et se lance à son tour dans la politique, animée par le désir profond de provoquer des changements et de lutter contre la corruption qui gangrène son pays bien-aimé. On connaît la suite...

L'auteur, qui s'est beaucoup documenté et a épilé patiemment les médias, nous offre un beau parcours de combattante d'où notre héroïne ressort auréolée. Dans le dernier chapitre, il pose quelques questions... « Et maintenant ? Va-t-elle surmonter le creux de la vague qui suit immanquablement une telle médiatisation ? Va-t-elle se relancer en politique après un temps de repos sur des îles paradisiaques ? » L'avenir le dira.

Marie-Luce Dayer

Sœur Chân Không
La force de l'amour

Une bouddhiste dans le Viêt-Nam en guerre
Autobiographie
Albin Michel, Paris 2008, 508 p.

La biographie de cette nonne bouddhiste, disciple et assistante du maître zen Thich Nhat Hanh, tient sa force du bouddhisme engagé au service des plus pauvres dans un Viêt Nam ravagé par la guerre. Née dans le delta du Mékong, elle suit la tradition familiale de se mettre au service des habitants

des bidonvilles de Saïgon, tout en poursuivant ses études scientifiques. A 21 ans, elle fonde, avec son maître zen, une organisation de travailleurs sociaux inspirée de la compassion bouddhistes. « Si notre travail est dépourvu de toute dimension spirituelle, nous risquons d'oublier peu à peu les objectifs véritables de nos actions au service d'autrui (...) Ce n'est qu'avec la pratique que l'on peut atteindre la liberté intérieure et l'absence de peur, et que l'on peut toucher la non-dualité. On ne fait plus de distinction entre la personne qui aide et celle qui bénéficie de cette aide, tout comme la main droite aide la main gauche sans la regarder de haut ni attendre de remerciements. »

Elle suit Thich Nhat Hanh dans son exil en France, après avoir dénoncé la répression et la violence du gouvernement communiste. Ils fondent le centre de méditation du « Village des Pruniers » ainsi qu'un autre centre aux Etats-Unis. De là, elle continue à remuer ciel et terre pour aider, à distance, les plus défavorisés du Viêt Nam. Le récit se termine sur le retour de quelques semaines au pays, autorisé après 40 ans d'exil par le gouvernement vietnamien.

Mère Teresa, Sœur Emmanuelle sont des modèles de dévouement, mais il est bon de sortir de notre christiano-centrisme pour découvrir que d'autres croyances et sagesse engendrent des solidarités tout aussi profondes et méritoires. C'est une magnifique leçon de mise en pratique de la compassion bouddhiste.

Marie-Thérèse Bouchardy

■ Questions de société

Gilles Lugin et Serge Molla
Dieu, otage de la pub ?

Labor et Fides, Genève 2008, 206 p.

Voilà un livre que ne manqueront pas d'apprécier les passionnés de sémiotique. Les publicitaires, qui savent fort bien jouer avec l'inconscient collectif, se régalaient depuis quelques années avec le créneau « retour du spirituel », transgression rendue possible, paradoxalement, par la sécularisation. Jouant avec dextérité sur la corde des motifs et symboles religieux, avec un art bien à eux, ils allient humour et détournements peu « orthodoxes » du sens des textes bibli-

ques et des rituels chrétiens. Avec un talent plus ou moins éprouvé, ils manient les ambivalences humaines, brouillant les références de Bien et de Mal, rendant anges et démons quasi interchangeable, détournant le spirituel au profit du mercantilisme.

Gilles Lugrin, linguiste sémiologue, et Serge Molla, pasteur, nous aident à lire ce qu'une publicité a d'inexprimé, à l'aide d'une multitude d'exemples illustrés (200) et, ce faisant, à redécouvrir le sens premier des représentations chrétiennes « revisitées » par la pub.

Un chapitre consacré à l'utilisation publicitaire des symboles bouddhiques, juifs et musulmans témoigne de l'interculturalisation de nos sociétés. Un autre, enfin, étudie les publicités des Eglises elles-mêmes ; aussi vieilles que leurs origines, en quelque sorte : « Le symbole de la croix peut être considéré comme l'un des premiers logos. »

Lucienne Bittar

■ Développement personnel

Huguette Junod

Les jolis ateliers d'écriture

Des Sables, Genève 2008, 424 p.

Qui n'a pas entendu parler d'ateliers d'écriture ? Mais qui en connaît le contenu ? Vous mélangez dans un creuset la langue, la littérature, la grammaire, l'imagination, l'amour des mots, l'humour, la rigueur, les contraintes et les consignes de l'animatrice, l'observation de la vie, la bonne humeur, la concentration, etc. et vous aurez les ingrédients de 20 ans d'ateliers d'écriture à Genève, celui du groupe de Grignan et celui du MDA (Mouvement des aînés) animés par Huguette Junod. Les résultats sont probants, tant par l'explication des méthodes que par les textes écrits sur les thèmes proposés.

Le livre, qui se termine sur une longue bibliographie, est destiné à ceux qui veulent pratiquer l'écriture et que ne rebutent pas les directives et les travaux pratiques imposés. Quant à moi, je continuerai à affronter seule la page blanche ! La créativité n'a pas toujours besoin d'être « encadrée » mais les bases sont parfois nécessaires pour progresser.

Marie-Thérèse Bouchardy

Sous la direction d'Alain Houziaux

Apprendre à être heureux

Albin Michel, Paris 2008, 312 p.

Les colloques de l'Eglise réformée de l'Etoile à Paris ont réuni en automne 2001 vingt conférenciers des plus prestigieux, autour d'un thème porteur : *Le bonheur ou apprendre à être heureux*. Je ne citerai pas les intervenants mais mentionnerai celui qui en a été le moteur, à savoir Alain Houziaux, pasteur de l'Eglise réformée de France. Une présentation de chaque invité fut suivie d'un débat on ne peut plus riche. Et c'est grâce à l'organisateur sus-mentionné que nous pouvons, à travers le livre qu'il a eu l'excellente idée de publier, entrer dans le vif du sujet.

Sept thèmes se suivent : *Peut-on tirer profit de ses échecs ? La souffrance a-t-elle un sens ? La foi peut-elle aider à vivre ? Faut-il avoir peur de nos émotions ? Comment vivre quand on n'a plus d'espoir ? Peut-on apprendre à accepter les autres ? Peut-on apprendre à s'aimer soi-même ?*

Beau voyage en vérité, avec des guides théologiens, psychanalistes, psycho-anthropologue, écrivains, philosophe, journaliste, chanteur, poète, mathématicien, moine... Certains nous surprennent, d'autres nous émeuvent, d'autres encore nous questionnent. Certains se risquent à apporter une réponse à des questions que les siècles n'en finissent pas de reposer encore et encore... comme si ce questionnement devait accompagner chaque être humain dans son parcours terrestre. Finalement, le bonheur ne serait-il pas le fait d'éprouver la force et la densité de la vie ? C'est ce qu'un auteur propose après avoir fait une lecture fort originale des Béatitudes.

J'ai beaucoup aimé ce livre qu'on peut ouvrir comme ça, à l'improviste, et qui nous offre un panel de réflexions de haut niveau.

Marie-Luce Dayer

■ Littérature

Alice Rivaz et Jean-Georges Lossier

Pourquoi serions-nous heureux ?

Correspondance 1945-1982

Zoé, Carouge-Genève 2008, 188 p.

Une romancière et un poète s'admirent réciproquement, se rencontrent, s'écrivent. La correspondance entre Alice Rivaz et Jean-

Georges Lossier dévoile une admiration mutuelle impressionnante et une amitié fidèle. Elle révèle un peu moins des sentiments amoureux et une courte relation, que l'on devine seulement. Des zones d'ombres traversent cette correspondance tour à tour lyrique, pudique et abstraite. Ils se donnent des noms de personnages littéraires, se cachant et jouant avec ce qui leur est le plus précieux : l'art.

L'intensité du début de cet échange épistolaire laisse place, avec le temps, à un discours plus factuel, plus axé sur leur travail. On apprend qu'ils se lisent, se donnent des conseils et commentent réciproquement leurs œuvres dans différents journaux. Quelques-uns de ces articles se trouvent d'ailleurs en annexe de cette édition établie, annotée et préfacée par François Fornerod.

La force de leur admiration mutuelle frappe avant tout. La première lettre de Jean-Georges Lossier en témoigne : « Peut-être avez-vous senti mon admiration dans cette obstination presque indiscreète avec laquelle je vous demandais, l'autre soir, de continuer votre œuvre, de ne rien perdre, de ne pas sacrifier ! (...) Pour ceux qui créent, pour les rares qui vivent de cette nécessité profonde de créer, tout est différent ! »

Alice Rivaz aussi tient en très haute estime les vers de Jean-Georges Lossier et va jusqu'à diminuer son propre travail : « Il y a de la magie dans votre poésie. Quel bel usage vous faites de la parole ! Comme la prose reste en deçà, marchant à pied, vrai fantasme, en regard de la poésie ! » Sa lettre la plus véhémement réagit à un « cri de désespoir » du poète face à des « empêchements particuliers » et l'enjoint de belle façon à ne pas se décourager, à ne pas rester « plus longtemps sans faire ses "gammes" en poésie ». Une autre lettre marque : Alice Rivaz y réagit à une étude de son ami, *Une romancière : Alice Rivaz*, publiée dans *Suisse contemporaine*. Elle souligne la véracité d'une remarque : ses personnages ont tous « un regard éperdu lancé dans mille directions » car ils lui ressemblaient, lorsqu'elle se sentait « séparée de sa vie » parce qu'elle ne pouvait pas se consacrer à l'écriture. Son poème, *J'ai longtemps attendu ma vie*, qu'elle envoie au poète, résume ce sentiment désespéré. Un tel engagement pour la littérature ne peut que susciter l'admiration.

Laurence de Coulon

**Sous la direction d'Antje Kolde, Damien Nelis et Paul Schubert
*Orphée au Colisée et le mystère du chant de la cigale***

Choix d'épigrammes grecques et latines
Slatkine, Genève 2008, 180 p.

Qu'est-ce qu'une épigramme ? C'est un texte, souvent poétique, gravé dans la pierre, sur un vase, une coupe, une stèle ou encore le piédestal d'une statue. Il était destiné à être lu par le plus grand nombre de personnes, passants ou utilisateurs d'un objet. Sur une table où, dit-on, saint Augustin recevait ses amis, il était écrit : « *Quisquis amat dictis absentum...* » (quiconque aime dire du mal des absents, n'a pas de place à cette table). Ces épigrammes, procédé plus ancien que l'écriture sur parchemin ou papier, sont restées en vogue durant toute l'Antiquité, devenant même un genre littéraire, caractérisé, en raison de l'exiguïté du support et des règles de la métrique, par sa concision.

Les auteurs du recueil, enseignants universitaires des langues anciennes, se sont entourés d'une cohorte d'étudiants traducteurs pour proposer un choix d'épigrammes grecques et latines, couvrant une période allant du VI^e siècle av. J.-C. au IV^e siècle apr. J.-C. Très judicieusement, les textes grecs et latins ont été mêlés et, sans souci de la chronologie, regroupés de manière lâche par thèmes, les principaux étant (est-ce une surprise ?) l'amour, la mort et le temps qui passe. Chaque épigramme est présentée brièvement, sans pédanterie. Le lecteur accède ensuite au texte grec ou latin et à sa traduction.

Cette anthologie peut être lue de deux manières : soit comme un recueil de poèmes disparates, en gouttant une à une les épigrammes comme les raisins d'une belle grappe ; soit en se laissant entraîner dans un parcours qui nous fait passer de propos assez futiles, à des réflexions de plus en plus généreuses qui procurent un bonheur subtil.

Comment ces mots gravés dans la pierre peuvent-ils si bien faire sentir la joie d'aimer et d'être aimé, la tristesse du deuil, tous ces sentiments qui ne peuvent vieillir ? Les hommes et les femmes (représentées ici par plusieurs poétesses) de l'Antiquité étaient comme nous en quête de bonheur, et leurs écrits nous les rendent étonnamment proches.

Jacques Petite

Bouchex Raymond, *A la découverte de Vatican II. Parole et Silence*, Paris 2009, 248 p.

Calvez Jean-Yves, *Traversées jésuites. Mémoires de France, de Rome, du monde. 1958-1988*. Cerf, Paris 2009, 144 p.

Clément Olivier, *L'Essor du christianisme oriental*. Desclée de Brouwer, Paris 2009, 140 p.

*****Col.**, *Quelles ressources spirituelles pour faire face à l'épuisement des ressources naturelles ?* Parangon/Vs, Lyon 2009, 180 p. [42098]

Crété Liliane, *Où va-t-on après la mort ? Le discours protestant sur l'au-delà : XVI^e-XVIII^e siècles*. Labor et Fides, Genève 2009, 224 p.

Dreuille Christophe de, *Nourris-toi de la Parole. Une invitation à la lectio divina quotidienne*. Parole et Silence/Lethielleux, Paris 2009, 260 p.

Euvé François, *Darwin et le christianisme. Vrais et faux débats. Essai*. Buchet-Chastel, Paris 2009, 202 p.

Fischer Imtraud, *Des femmes messagères de Dieu. Le phénomène de la prophétie et des prophétesses dans la Bible hébraïque*. Cerf/Médiaspaul, Paris 2008, 404 p.

Ganne Pierre, *Notre raison d'espérer*. Lethielleux/Desclée de Brouwer, Paris 2009, 304 p.

Gourgues Michel, *Les deux lettres à Timothée. La lettre à Tite*. Cerf, Paris 2009, 434 p.

Hubaut Michel A., *Du corps mortel au corps de lumière. Fondements et signification de la Résurrection*. Cerf, Paris 2009, 274 p.

Jean Chrysostome, *Lettres aux Corinthiens*. François-Xavier de Guibert, Paris 2009, 350 p.

Jetter Christina, *Die Jesuitenheiligen Stanislaus Kostka und Aloysius von Gonzaga, Patrone der studierenden Jugend - Leitbilder der katholischen Elite*. Echter, Würzburg 2009, 238 p.

Lacaze Gaëlle, *Mongolie*. Olizane, Genève 2009, 320 p.

Lancelot Jacques, *Antoine Chevrier, passionné de Jésus-Christ, ami des pauvres. Fondateur du Prado 1826-1879*. Parole et Silence, Paris 2009, 160 p.

Maritain Jacques, *L'Homme et l'Etat*. Desclée de Brouwer, Paris 2009, 270 p.

Midal Fabrice, *Risquer la liberté. Vivre dans un monde sans repères*. Seuil, Paris 2009, 238 p.

Rigal Jean, *Une foi en transhumance*. Desclée de Brouwer, Paris 2009, 264 p.

Robert Sylvie, *Les chemins de Dieu avec Ignace de Loyola*. Facultés jésuites de Paris, Paris 2009, 204 p.

Rosenberg Marshall B., *Parler de paix dans un monde de conflits. La Communication NonViolente en pratique*. Jouvence, Genève-Bernex 2009, 214 p.

Rougier Stan, *Saint François d'Assise ou la jouissance de l'amour*. Albin Michel, Paris 2009, 282 p.

Smyth-Florentin Françoise, *Pierre Maury. Prédicateur d'Évangile*. Labor et Fides, Genève 2009, 210 p.

Thomas Jean-François, *Sentinelle, où en est la nuit ? L'Occident vu des ordures de Manille*. François-Xavier de Guibert, Paris 2009, 186 p.

XXX, *La Bible d'Alexandrie. Troisième livre des Maccabées 15.3*. Cerf, Paris 2008, 192 p.

XXX, *Torah*. Genève. Cerf, Paris 2009, pp. XXXIV + 590.

Ces livres peuvent être empruntés

au CEDOFOR
www.cedofor.ch

18 r. Jacques-Dalphin
1227 Carouge/Genève
☎ 022 827 46 78

Catégories

En face de chez moi, il y a un chantier. Chaque jour, par tous les temps, les ouvriers creusent d'énormes trous au fond desquels ils posent d'énormes tuyaux. Tout ça dans un bruit assourdissant - sans parler de la poussière ! Ce qui n'empêche pas les passants de s'arrêter pour observer les manœuvres. Je dis bien : les passants. Au masculin. Le spectacle, en effet, semble n'attirer que les mâles, petits et grands. Et moi, plantée derrière ma fenêtre, je regarde ceux qui regardent et je m'interroge. Qu'est-ce qui peut bien les intéresser là-dedans ?

Malgré moi, je me mets à catégoriser. Les garçons sont des durs et les filles des douces. Les garçons aiment les trucs violents, qui cognent et qui font du bruit, comme le catch, les grosses machines et les armes à feu, les filles aiment les fleurs et les bébés. Les garçons... attends, attends ! Ce n'est peut-être pas aussi simple que ça. Je connais plein de papas poules et de mâles cœurs d'artichaut. Le fils de ma copine Ivana fait du tricot. Et il y a des femmes conductrices de camions, boxeuses, soldates

ou même générales d'armées (ce dont je ne les félicite pas). L'autre semaine, un cycle d'orientation genevois a été perturbé par une bataille rangée entre adolescentes, dont deux ont fini à l'hôpital. Mais où sont les neiges d'antan ?

Les neiges d'antan n'ont jamais existé. Elles font partie de ces stéréotypes qui nous enferment et nous limitent. Voilà qui me rappelle Mémé Marthe, une vieille dame que j'ai connue dans les années '70. Mémé Marthe était une adorable grand-mère mais une farouche xénophobe. Elle soutenait mordicus l'initiative « anti-étrangers » de James Schwarzenbach. Et pourquoi ? Je vous le donne en mille : « Parce que ces sales Espagnoles nous piquent notre tour aux caisses de la Migros. » C'est comme ça qu'arrivent les drames. C'est à cause de ça que se produisent les pires injustices et atrocités. Parce qu'on généralise à outrance et qu'on classe les gens en fonction de préjugés. Les Noirs, les Blancs, les Jaunes, les bronzés. Les Arabes, les juifs, les cathos, les protés. Les Français, les Américains, les Chinois, les Suisses-Totos. Les chauves, les gros, les blondes, les pédés. Les banquiers, les bourgeois, les automobilistes, les politiciens. Les quoi encore ? Il y

en a tant. Tous et toutes dûment spécifiés, rangés dans des bocaux immuables, stigmatisés.

Et moi ? Dans quel bocal je crèche ? Femme, Suissesse, journaliste, catho. Cela fait déjà pas mal d'étiquettes qui me collent à la peau. Au secours ! C'est par où la sortie ? Je ne veux pas qu'on m'estampille. Je suis un être libre, comme le proclamait le Prisonnier dans la série éponyme. Libre d'obéir à mon être profond, au-delà des appartenances et des catégories.

Tout récemment, à la télé, j'ai vu une émission sur le pays basque. Un jeune homme féru de culture basque faisait visiter sa maison remplie d'objets typiques, mais aussi de bibelots rapportés de pays lointains. Et il expliquait que ce mélange était un choix : « Je suis Basque, mais je suis aussi autre », disait-il. Je fais mienne cette vérité. Je suis autre. Nous sommes tous autres. Quel que soit le bocal où l'on tente de nous enfermer, il y a toujours une partie de nous qui dépasse.

J'en ai eu la preuve pas plus tard qu'hier, dans la salle d'attente de mon médecin. Je poireautais tout en admirant une immense plante verte aux

feuilles dentelées, qu'on appelle je crois monstera. Un autre patient (c'est le mot !) était là aussi, joli garçon, la peau mate, les yeux très noirs. J'ai pensé qu'il était Indien. Il est resté silencieux un moment, et puis il m'a demandé, avec un petit accent indéfinissable, si les magnifiques feuilles de la plante verte étaient naturelles ou bien avaient été découpées. Je lui ai répondu que c'était naturel. Et alors il s'est exclamé : « Le Dieu fait vraiment des merveilles. » Aussitôt j'ai su qu'il était musulman, car il n'y a qu'eux pour dire « Le Dieu », qui est la traduction littérale d'« Al-lah ». Je n'en revenais pas : un musulman poète ! Et qui ne dédaigne pas parler à une femme ! Il a repris : « Vous savez, si on demandait à un artiste de peindre des visages, il arriverait peut-être à en peindre des centaines ou même des millions, et puis il s'arrêterait car il ne pourrait plus en trouver de nouveaux. Tandis que Le Dieu n'arrête pas de nous créer tous différents. » Que voulez-vous répondre à cela ? Allah est grand.

Gladys Théodoloz



JAB
1950 Sion 1

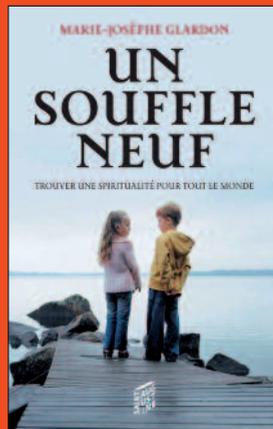
envois non distribuables
à retourner à
CHOISIR, rue Jacques-Dalphin 18
1227 Carouge

Editions Saint-Augustin



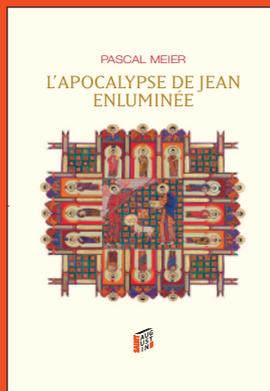
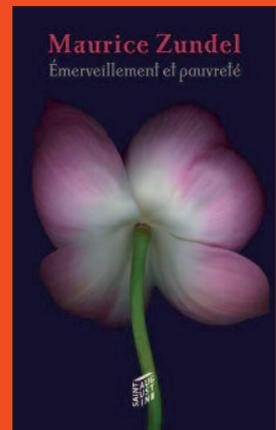
*Marie-Josèphe
Gardon*
Un souffle neuf
Trouver une spiritualité
pour tout le monde

Fr. 43.-



Maurice Zundel
**Émerveillement
et pauvreté**

Fr. 25.-



Pascal Meier
**L'apocalypse
de Jean
enluminée**

Fr. 49.-



Jacques Neirynek
**La sauvegarde
de la création**

Fr. 38.-